VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 1 MARS 1921 NUMERO 40

LA LIBERTÉ

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par WEST CANADA PUB.
619, Ave. McDerm[ot]
Téléphones - - A 1816

Nous regrettons, particulièrement pour nos lecteurs, l'indisposition plutôt subite qui retient notre directeur, M. Héroux, à sa chambre. Voilà qui expliquera l'absence, dans le numéro de cette semaine, de la chronique de la Législature, que nous croyons avec raison de nature à intéresser les nôtres.

NOTRE CONCOURS

C'est avec une très grande satisfaction que nous donnons aujourd'hui le résultat du Concours qui a tenu en haleine, deux mois durant, et les candidats et les abonnés de la *Liberté*. Le verdict rendu enfin par des juges absolument impartiaux a, au grand soulagement de tous, mis fin aux conjectures qui allaient bon train. Le décompte des votes a eu lieu, jeudi soir, le 24 février, par MM. H. Chevrier, J.-A. Cusson, le R. P. Nandzik et M. Wyrzykowski, en présence d'un certain nombre de candidats dont l'émoi se devine facilement. L'on comprendra aussi que l'heureuse gagnante du premier prix, qui chantait ce soir-là, à Saint-Boniface, put désirer paraître sur la scène avant son tour assigné au programme. Personne, dans l'auditoire, cependant, n'a perçu, dans sa voix, la nervosité qui pouvait l'agiter... Mademoiselle Patenaude n'a peut-être jamais mieux chanté que ce soir-là.

On peut dire que la lutte a été âpre, puisque, entre les trois premiers gagnants, il n'y a qu'une différence de quelque mille votes.

Voici donc le résultat complet de ce Concours:

1er prix—Une automobile "Baby Grand", Mlle A. Patenaude, Winnipeg: 10,663,850 votes.

2me prix—Chevrolet "490 Touring", Mlle Rousseau, Mariapolis: 10,536,850 votes.

3me prix—Piano "Willis", M. Joseph Prince, Saint-Boniface: 10,523,300 votes.

4me prix—Grafonola "Brunswick", M. Miodowski, Coleman, Alberta, 8,655,850 votes.

5me prix—Diamant monté en bague, M. J.-A. Gagnon, La Broquerie: 7,347,600 votes.

6me prix—Machine à coudre "Singer", M. Grabowski, Brandon, Man.: 7,087,550 votes.

7me prix—Service d'argenterie, M. Penkalski, Winnipeg: 6,466,800 votes.

8me prix—Cabinet de cuisine, M. le Curé Giroux, La Broquerie, Man.: 5,385,550 votes.

9me prix—Service de porcelaine, M. Muchowski, Regina, Sask.: 5,345,450 votes.

11me prix—Montre en or, Mlle Dansereau, Letellier, Man.: 4,291,550 votes.

12me prix—Montre en or, Mlle M.-L. Trottier, Laurier: 3,221,600 votes.

13me prix—Montre en argent, Mlle F. Lasalle, Saint-Pierre: 2,809,550 votes.

14me prix—Montre en argent, Mlle E. Cailler, Notre-Dame-de Lourdes: 2,691,650 votes.

15me prix—Montre en argent, R. P. Heintze, O.M.I., Saint-Boniface: 1,965,050 votes.

16me prix—Montre en argent, M. P. Taillefer, Saint-Boniface, 1,956,550 votes.

17me prix—Un pendantif, M. l'abbé Senez, Saint-Jean-Baptiste: 1,931,050 votes.

18me prix—Un pendantif, M. Joseph Gagnon, Saint-Boniface, 1,572,400 votes.

19me prix—Un pendantif, Mlle Bourbonnière, Sainte-Rose du Lac: 1,461,550 votes.

20me prix—Un pendantif, Mme Doll, Jasmin, Saskatchewan: 1,097,550 votes.

Nous félicitons très cordialement les gagnants en même temps que nous sympathisons de tout coeur avec les moins chanceux. Mais à tous ceux qui ont pris part à ce concours, nous exprimons toute notre gratitude pour le succès que leur ardeur nous a valu. Nous osons espérer que les candidats se souviendront à l'occasion de l'entrain qu'ils ont mis à faire connaître notre journal, même alors qu'ils étaient soutenus par l'ambition de gagner un prix, en parlant de la *Liberté* dans les mêmes termes qui nous ont apporté un nombre fort appréciable de nouveaux abonnés.

Un programme

M. Crerar, le chef du nouveau parti qui s'appelle le parti du progrès, à Ottawa, a fait son discours programme en chambre, la semaine dernière. La presse quotidienne en a donné le texte, nous ne croyons pourtant pas inutile de faire quelques remarques sur ce document important.

M. Crerar a abordé avec le courage d'un homme la grande question actuelle que les chefs des deux partis à Ottawa ont évité avec un soin inquiétant jusqu'à ce jour: nous voulons parler de la question impériale.

La question impériale a pour conséquence pratique une politique militaire. L'acceptation d'un présent de navires de guerre fait par l'Angleterre au Canada, et les milliers qui sont déjà affectés à l'entretien de ce présent, en est une preuve qui nous dispose d'insister.

M. Crerar croit que l'acceptation de ce don est une erreur grave commise par le gouvernement actuel. L'intérêt du Canada, écrasé par une énorme dette de guerre, demandait ce qu'il appelle un congé naval pour cinq ans au moins.

Deuxième conséquence de l'impérialisme dont M. Crerar ne veut pas du tout, c'est que nos ministres canadiens s'en aillent en Angleterre lier le Canada sans avoir même consulté ses représentants. Il est vraiment étonnant que ce fait énorme de conséquences n'ait pas été remarqué plus tôt.

M. Crerar voit avec appréhension la convention qui doit se tenir à Londres au cours de l'été: *"Avant que ce pays ne soit lié par aucun projet de défense impériale, il faudra la sanction du parlement."* C'est élémentaire, mais tout élémentaire que soit le principe, il a été méthodiquement foulé aux pieds par l'administration actuelle du pays.

Enfin M. Crerar a touché au problème angoissant des chemins de fer nationaux qui font cent millions de déficit annuel. Il veut que le problème soit traité par un comité composé de membres du parlement, mais dans un esprit qui devra s'élever au-dessus des considérations de politique de parti.

Ce sera un gros problème. Il est bien difficile de demander à des hommes politiques de ne pas faire de la politique.

Le problème des chemins de fer nationaux est mal embarqué, et il est mal embarqué parce qu'on a fourré le gouvernement dans une exploitation qui aurait dû rester dans le domaine des entreprises privées. Le gouvernement, dans une administration de chemins de fer, ne fera jamais que du gâchis, car les influences politiques se feront toujours sentir à l'encontre des véritables principes d'affaires qui doivent régir pareille administration.

M. Crerar a du courage, son discours le prouve; il veut le bien du pays. A notre avis il devrait s'efforcer de rendre à l'exploitation privée les résaux actuellement aux mains du gouvernement. Même si le pays devait y perdre actuellement quelques millions, il fera des économies à la longue. Il ne faut pas aller bien longtemps avec des déficits annuels de cent millions pour mener un pays à la banqueroute.

Que le gouvernement surveille l'exploitation des voies ferrées par les compagnies privées, soit; c'est dans l'ordre, autrement le public se fera écorcher. Mais prendre lui-même l'exploitation c'est appliquer un remède qui est pire que le mal; les cent millions de déficit du réseau national à côté du C. P. R., qui donne à ses actionnaires de beaux dividendes en donnant un service deux fois supérieur à l'autre, nous dispense de longs commentaires.

Le programme de M. Crerar nous parait avoir beaucoup de bon. Il aura probablement pour effet de faire sortir les autres chefs de partis politiques des broussailles où ils se tenaient en s'efforçant de divertir l'attention du public des gros problèmes nationaux en répétant: *"Tarif, tarif"*. Le tarif est bien quelque chose, mais cela peut être considéré tous les ans et remanié, tandis que les problèmes de nos relations impériales nous mettent dans un engrenage aux lointaines et douloureuses répercussions. Il importe de regarder le problème en face comme des hommes intelligents et non comme des autruches qui se fourrent la tête dans le sable pour ne pas voir le danger.

Le chef actuel du gouvernement à Ottawa est homme à savoir ce qu'il veut et où il va, mais il a peut-être intérêt à empêcher ceux qu'il mène d'apercevoir ce qu'il voit lui-même fort clairement. M. Crerar, qui doit le connaître, puisqu'il a fait partie du même cabinet, ne semble pas pressé de lui donner un blanc-seing pour sa politique impériale. Nous le comprenons, car nous savons ce qu'il nous en coûte déjà pour être entré dans le bal impérialiste avec M. Meighen comme chef d'orchestre.

M. Crerar a pris le parti de sortir des broussailles; si les autres persévèrent à y demeurer, l'électorat pourrait bien prendre le parti de les y laisser tout de bon.

A batons rompus

La Ligue des Demoiselles

Voici comment M. Omer Héroux apprécie le travail intelligent et patriotique que font nos demoiselles de langue française de Saint-Boniface:

"Nous signalions, l'autre jour, l'importance des cours d'histoire canadienne qui se donnent actuellement à Montréal (cours de M. l'abbé Groulx, à l'Université, cours d'Henri d'Arles à l'*Action française*). A l'autre extrémité du pays, et dans un domaine bien différent, nous voulons noter aujourd'hui une initiative déjà vieille mais dont le succès va s'affermissant. Ce sont les concours d'histoire du Canada organisés par la Ligue des Demoiselles catholiques de langue française, de Saint-Boniface, au Manitoba.

"On est déjà au huitième et les principales conditions de celui-ci suffiront à indiquer le caractère général de ces concours:

. . . .

"Ainsi, tous les enfants de dix à quatorze ans sont invités à étudier spécialement l'une des grandes figures de notre histoire. Ils fortifient de la sorte leurs connaissances et apprennent à être plus fiers de leur race. Cela est particulièrement nécessaire dans une région où les Canadiens français sont en contact constant avec toute une population étrangère.

"La ligue manitobaine mérite tous les compliments et toutes les félicitations."

Nos compliments, Mesdemoiselles; vous avez là le jugement d'un homme qui s'y entend en patriotisme pratique.

Nous vous souhaitons le concours de tous ceux qui, chez nous, n'ont pas encore pris au sérieux votre patriotique initiative; il y a place pour plusieurs collaborateurs.

Nos compliments

Le *Bien Public*, hebdomadaire publié à Trois-Rivières, paraitra deux fois la semaine à partir de mars prochain. L'idée de l'importance du journalisme catholique fait son chemin. Elle rencontre encore parfois d'étonnantes oppositions, mais quelle bonne oeuvre n'a pas les siennes. Quand on ne peut pas courir on doit être satisfait de marcher; l'important est de ne pas croupir sur place en se lamentant.

LE CONCERT SACRE

Le concert sacré que prépare le choeur de la cathédrale s'annonce très intéressant. Les répétitions vont grand train et les progrès sont sensibles et consolants. *Gallia*, de Gounod, a enthousiasmé les choristes qui ne manqueront pas de communiquer ce même enthousiasme à leurs auditeurs. Le *Sanctus* de la messe de Sainte-Cécile, si apprécié lors de son exécution à la cathédrale l'an dernier, gagne beaucoup à être chanté tel qu'écrit à quatre parties mixtes. Le chef d'oeuvre de Théodore Dubois, *Les Sept Paroles du Christ*, qu'on apprécie davantage à chaque nouvelle audition, bénéficiera beaucoup d'une rigoureuse mise au point en ce qui regarde la diction, chose quelque peu négligée à la dernière audition.

Le choeur de la cathédrale apprécie beaucoup l'empressement qu'on a montré à l'égard de son entreprise. Les dames de Saint-Boniface et de Winnipeg ont répondu à l'appel en si grand nombre que l'on peut être assuré d'un fort volume, chose assez importante quand on songe à la grandeur de notre église.

Notre directeur, M. Hélie, a choisi ses solistes et nous promet quelques petites surprises agréables.

Les billets seront mis en vente dès dimanche prochain aux bureaux de l'Association d'Education. Le concert aura lieu le soir du dimanche des Rameaux, 20 mars. Il ne reste donc plus que trois semaines d'ici l'exécution. Qu'on se hâte.

Au Sud africain

On a fait beaucoup de bruit autour de la dernière élection sud-africaine. L'adversaire de Smuts, Hertzog, disaient les dépêches, avait comme principal article de son programme, l'indépendance immédiate.

Or la poste vient enfin de nous apporter des pièces qui jettent plus de jour sur le débat que les agences de dépêches s'étaient appliqués à fausser. Si on en croit ces pièces, Hertzog n'a jamais demandé l'indépendance immédiate. Lisons plutôt cette partie du manifeste publié par lui le 9 décembre dernier:

"Nos adversaires prétendent que l'élection décidera si nous voulons ou non une république. Avec tout le respect que je dois à ces messieurs, le premier ministre y compris, ceci n'est point et ne sera point le sujet du conflit dans la prochaine élection, en autant du moins qu'il s'agit des nationalistes. Si le général Smuts et le parti sud-africain désirent déjà et tout de suite une république, et désirent que le peuple se prononce là-dessus, c'est son affaire et il peut demander au peuple de lui donner le pouvoir de réclamer une république. Mais le parti nationaliste et moi n'avons rien du tout à faire avec cet appel. Comme le général Smuts l'a admis dans un discours prononcé à Pretoria le vendredi 3 décembre, l'idéal du parti nationaliste, c'est l'indépendance souveraine à l'heure convenable.

"Comme, dans notre opinion, l'heure convenable n'est pas encore arrivée, le parti nationaliste a le droit, sans abandonner quoi que ce soit de son désir de liberté, de dire qu'il ne désire point soumettre la question au vote dans l'élection prochaine; et c'est exactement ce que le parti nationaliste a décidé de faire. En ce qui le concerne, ce parti n'abandonnera rien de son effort pour l'indépendance, mais il ne demandera pas au peuple à l'élection prochaine l'autorité d'établir une république. Ce qu'il a décidé de demander au peuple, c'est l'autorité de succéder à un parti de gouvernement qui a négligé ses devoirs envers les intérêts du peuple et qui a conduit le pays sur le bord de la banqueroute."

CONCERT A L'ACADEMIE ST-JOSEPH

Nous regrettons d'avoir si peu de temps à consacrer à l'appréciation du Concert donné par les élèves de l'Académie Saint-Joseph, sous l'habile direction de leur dévoué professeur, M. Hélie. Ces jeunes voix souples, la mesure et l'ensemble parfait dus à l'attention soutenue de toutes portée à la baguette de leur directeur, cet air si charmant de simplicité ingénue qu'on souhaiterait ne voir jamais disparaître avec l'âge, se coalisaient pour rendre très joliment les choeurs judicieusement choisis parmi les oeuvres de maîtres.

Ces fillettes auraient suffi à elles seules, croyons-nous, par leur chant, leurs récitations ou morceaux de piano, à offrir à l'assistance un appétissant plat artistique. Mais M. Hélie voulut bien y mettre le "fini" en prêtant son généreux concours, entraînant avec lui Mlle Patenaude, Mlle Genthon et Mme Dickinson, qui s'y prêtèrent aussi avec non moins de grâce. Ce cadre fait à nos jeunes et intéressantes débutantes était bien de nature à les encourager, n'est-ce pas? Et elles le comprirent bien ainsi.

Nous nous en voudrions — et M. Hélie en serait marri le tout premier — si nous omettions d'exprimer aux Révérendes Soeurs de l'Académie St-Joseph la gratitude qu'elles méritent pour l'avoir puissamment secondé dans sa tâche de directeur, et aussi pour l'initiative qu'elles ont prise d'organiser ce concert au profit des orgues à venir... Et puis — comme elles ont su s'y prendre! — sans parler de la générosité que s'attirent toujours nos oeuvres, elles savaient bien que pleuveraient drus les cinquante sous qui procureraient aux parents le plaisir de venir *voir* leurs enfants *chanter*. Qui leur jetterait la première pierre, voyons?

Espérons qu'on ne nous fera pas atendre trop longtemps une seconde audition de ce genre...

DECES DU R. P. LACASSE, O.M.I.

Nous apprenons avec regret la mort du Révérend Père Lacasse, missionnaire bien connu, survenue lundi matin, le 28 février, à Edmonton. Ses funérailles auront lieu vendredi matin, le 4 mars, à Lebret, Sask.

Nous donnerons la semaine prochaine, avec sa photographie, une notice biographique du Révérend Père défunt et une esquisse de son intéressante physionomie morale.

A la Congrégation des Oblats, nous offrons nos profondes et respectueuses sympathies.

PROPAGANDE

Nous avons en mains depuis quelques semaines les derniers volumes ou brochures parus à Montréal en ces derniers temps:

"La Semaine Sociale du Canada", franc de port, $1.60; "Les Voyageurs de Commerce", par le R. P. Lecompte, S.J., $1.25; "Forteresse du Catholicisme", par le R. P. Archambault, S.J., 75 sous; "Questions Scolaires", par Mgr Ross, 25 sous; "L'Enseignement classique a-t-il fait faillite?", par le R. P. Coclough, S.J., 10 sous; "La Propagation de la Foi à travers le monde": lettre de S. S. Benoit XV, 5 sous.

Nous aurons, aussitôt qu'elle sera publiée, la prochaine brochure de M. Henri Bourassa sur "La Bonne Presse". Elle est annoncée pour le 1er mars et nous espérons pouvoir l'offrir aux nôtres du Manitoba, peu de temps après sa publication. Cette brochure est l'oeuvre de plusieurs mois d'un travail persévérant qui nous montre tout ce que peut accomplir de bien l'oeuvre de la bonne presse dans une nation.

Comité de Propagande
LaVérendrye de l'A.C.J.C.,
39, Ave. Provencher,
Saint-Boniface, Man.

Couvent de Sainte-Anne des Chênes

Il y aura séance dramatique et musicale, mardi le 15 mars, au Couvent de Sainte-Anne des Chênes, à l'occasion de la fête patronale du R. P. Rodrigue Ménard, C.SS.R., curé. Cette séance sera donnée par les élèves du couvent.

Formation Française

C'est un lieu commun de dire que l'étude de la langue maternelle forme l'esprit du peuple qui la parle et que la perfection de la langue parlée indique le degré de civilisation que l'on a atteint. On ne pense pas avec netteté quand on parle une langue indécise, on n'est pas un peuple adulte tant qu'on parle une langue en formation, on est en décadence dès que la langue se charge d'éléments mal assimilés. Si donc nous voulons rester français et garder nos cerveaux français, il faut que la pure langue française soit notre langue de tous les jours et de tous les instants.

Tout le monde ne semble pas saisir la justesse de cette conclusion. Tous ne semblent pas comprendre qu'on a perdu le génie d'une langue et d'une race, qu'on n'est plus de cette langue et qu'on s'écarte de sa lignée, quand on groupe ses mots sous une tournure étrangère ou qu'on les emploie dans un sens inexact. On trahit par là son origine exotique ou son manque d'instruction. Et si tout un peuple parle ainsi, c'est que ce peuple évolue et qu'il ne sera pas demain ce qu'il était hier.

Toute éducation qui n'enseigne pas à parler parfaitement sa langue maternelle est une éducation radicalement vicieuse. L'enseignement français qui n'enseignerait pas à parler en bon français, à écrire un français pur, ne serait pas français.

Mais il y a autre chose. Nous attendons de notre éducation plus que la correction du langage et l'art d'écrire. Elle doit former en nous l'esprit français. L'enseignement national doit former le génie de la nation, fixer ses habitudes de pensée, développer ses caractéristiques. Il ne se contente pas de fournir aux citoyens le moyen d'échanger leurs pensées et leurs sentiments, il vise avant tout à façonner des intelligences et des caractères. La connaissance des mots et de la grammaire ne suffit pas pour modeler la pensée. Un Allemand peut connaître à fond le vocabulaire français, la syntaxe française, et continuer de penser en Allemand. Et nous, si nous tenons à notre descendance intellectuelle française, nous ne devons pas penser en Anglais ou en Américains, fût-ce avec des mots français, mais nous devons conserver les habitudes d'esprit des Français.

Or, la caractéristique principale de l'esprit français, c'est sa capacité d'analyse et de synthèse. Le français aime à décomposer un tout en ses parties, à classifier ses éléments selon leur importance, puis à reconstituer l'ensemble qu'il regarde sous un angle choisi et qu'il orne de couleurs préférées. Il cherche ensuite à le faire voir aux autres comme il le voit lui-même. Qu'il s'agisse d'une pièce de littérature, d'une entreprise, d'une machine ou d'un événement, le Français aime à démontrer, à examiner, à recomposer. Il n'est pas le seul, puisque c'est

(A suivre en page 9)

Edmond Rostand:

Conférence par M. Henri Lacerte sous les auspices de l'Union Canadienne, à l'Ecole Provencher dimanche, 6 mars, à 8 heures et demie du soir.



CHRONIQUE
Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

Mise au point

A Mlle Alice Gagnon.

Mademoiselle,

C'est avec un très vif intérêt que j'ai lu votre chronique sur la fille de notre ancien Président de la République française. Mais après avoir lu cette phrase: *"Le sillage de Pierre, de Paul et de Jean, après tant de siècles, vit et rayonne pour l'éternité dans cette mer plus profonde qu'est une âme immortelle"*, cette réflexion de votre part: *"Voilà qui n'est pas précisément clair"* m'a, je l'avoue, fort surprise.

Le sillage étant ce remou de l'eau que laisse après elle la barque, et l'âme que Lucie Faure compare dans son infini à l'immensité de la mer ayant pour sillage les apôtres que Dieu nous lègue, avec les prêtres comme successeurs pour perpétuer ses enseignements.

Leur sillage dont il est parlé ici est donc la connaissance qu'ils nous ont transmise à travers les siècles des vertus de la foi, de la vie de Notre-Seigneur sur la terre, dans son humanité, et la promesse de la récompense finale au juste qui aura vécu selon sa loi.

Ce sera donc, comme elle le dit si bien, dans le sillage tracé par les apôtres que notre âme continuera à vivre, croire et aimer jusqu'à la consommation des siècles, puisque l'Eglise ne périra jamais.

Comme Lucie Faure, les vagues ont bercé ma jeunesse, puisque comme elle je suis née au bord de la mer. Peut-être est-ce pour cela que mon âme trouve un point de contact avec la sienne, et que sa pensée m'apparaît si claire. Comme elle, mes yeux ont suivi le sillage de l'onde, comme elle je me suis bercée de rêves!...

Puis les années ont fui, apportant la souffrance, les déceptions de la vie, mais qui aussi, en un grand brisement de tout ce qui passe, élance l'âme à Dieu, faisant sentir plus vivement le néant des choses d'ici-bas et le bonheur de suivre le sillage de Jésus dans cette mer plus profonde qu'est une âme immortelle, pour arriver au port de toutes joies, qui est Dieu, la demeure éternelle.

—JANINE.

RECETTES

Escalopes d'oeufs avec poisson

Ingrédients. — 6 oeufs bouillis durs; ¾ tasse de poisson haché; ¾ tasse de miettes de biscuits ou pain rassis; 1 chopine de sauce blanche.

Préparation. — Saupoudrez de miettes le fond d'une tourtière enduite de beurre; répandez dessus la moitié des oeufs haché fin. Couvrez-les de sauce et puis de poisson haché. Répétez l'opération et couvrez de miettes. Parsemez de petits morceaux de beurre et mettez au four pendant quelques minutes jusqu'à ce que les miettes jaunissent.

* * *

Biscuits à la farine d'avoine

Ingrédients. — ½ tasse de farine; 1 tasse de farine d'avoine roulée; 1 cuillerée à soupe de graisse; ½ tasse de lait; 1 cuillerée à thé de sel; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte.

Préparation. — Mélangez la farine, la farine d'avoine, le sel et la poudre. Coupez et travaillez la graisse dedans. Ajoutez le lait et formez une pâte molle. Jetez dans des petits moules et faites cuire à un feu vif.

* * *

Glace à la cassonade pour gâteaux

Ingrédients. — 1 tasse de cassonade; 1 blanc d'oeuf; 2 cuillerées à soupe d'eau bouillante.

Préparation.—Bouillir à gros bouillons le sucre et l'eau pendant deux minutes et demie. Battez le blanc d'oeuf bien dur. Versez le sirop sur le blanc d'oeuf en battant jusqu'à ce qu'il soit prêt à mettre sur le gâteau.

F. D.

CHEZ NOUS

Une jeune femme me disait dernièrement, en me montrant la photographie d'une jolie maisonnette entourée d'arbres et de plantes grimpantes, vrai nid caché dans la verdure:

"Voilà mon ancien chez nous, et pour moi, il n'y en aura jamais de pareil, car là j'ai connu les joies les plus douces comme éprouvé les peines les plus cuisantes. C'est dans cette maison que, jeune mariée, j'ai ressenti les bienfaits d'une affection forte et fidèle et où sont nées mes deux petites, ces mignonnes que vous voyez posant au fond de la photographie; et c'est là, hélas! qu'est morte l'aînée, Dorothée, cette fleur blonde, si frêle qu'elle n'a pu supporter les rigueurs de son second hiver. Je n'ai qu'un désir, et j'y rêve nuit et jour, c'est de retourner là-bas finir ma vie dans ma petite maison."

C'est bien vrai, notre véritable "Chez Nous" c'est là où nous avons le plus aimé, où nous avons le plus souffert, et quand, après des années, on revoit le vieux logis, il y a dans le coeur une émotion qui ne ressemble à nulle autre. Les souvenirs qui surgissent de tous les coins des chambres que l'on parcourt, font revivre des heures joyeuses et tristes d'il y a longtemps. On croit, en fermant les yeux un instant, entendre les pas de ceux qui ne sont plus, et on regarde presque avec vénération l'usure des marches faite par les piétinements des enfants.

En avançant dans la vie, l'expérience le prouve, on s'attache de plus en plus à sa maison, à ses vieux meubles et à ces mille choses qui n'ont aucune valeur pour un étranger, mais qui sont des trésors pour nous, car ils constituent le "Chez Nous". Oui, rien de pareil que cet endroit-là; et l'enfant avait bien raison de dire, en revenant d'une visite chez des parents riches dont la demeure est somptueuse: "C'est beau, chez ma tante, mais j'aime mieux "Chez Nous".

Etre propriétaire d'une bonne maison, n'est-ce pas l'ambition de tout homme intelligent qui aime sa famille? Installer le bien-être dans le "Chez Nous", réunir là tout ce qui est possible de donner de la joie et du confort dans les limites posées par les moyens, n'est-ce pas l'aspiration de toute femme qui a du coeur?

Arranger le "Chez Nous"! C'est y mettre tout ce qui harmonise, avec le bon sens et le goût. Une femme est tout de suite jugée par l'arrangement de sa maison; son caractère s'y révèle dans tous les petits détails, et ce sont tous ces petits détails de l'ensemble qui transforment une maison, laide et quelquefois à peine habitable, en un délicieux séjour.

Aimons ce "Chez Nous" plus ou moins étendu que Dieu nous a donné. Mais pour l'aimer il faut qu'il plaise. Aussi embellissons-le, mais n'en chassons pas les vieux souvenirs, car ils sont souvent des philosophes qui nous donnent des leçons sérieuses du passé et entretiennent ainsi la vie du coeur.

GERTRUDE.

Saint-Boniface, 23 février 1921.

Le printemps

Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire!
Voici le printemps: mars, avril au doux sourire,
Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis!
Les peupliers, au bord des fleuves endormis,
Se courbent mollement comme de grandes palmes;
L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes;
Il semble que tout rit, et que les arbres verts
Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.
Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre;
Le soir est plein d'amour, la nuit on croit entendre,
A travers l'ombre immense sous le ciel béni,
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

VICTOR HUGO.

Les modes indecentes

Sa Grandeur Mgr Léonard a fait lire, dimanche, dans les églises et chapelles de son diocèse un important mandement dont nous extrayons les passages suivants concernant les modes indécentes. Les sous-titres sont de nous.

"Au milieu des débauches d'esprit et des désordres de moeurs qui ont caractérisé les bouleversements sociaux de ces dernières années, rien n'est plus en contradiction avec la necessité de la mortification chrétienne, rien n'est plus inquiétant pour l'avenir des familles, que cette infiltration de l'esprit païen qui se concrétise en partie dans les modes féminines, portant par là un coup direct à la mentalité chrétienne de la femme, à son honneur, et par la suite, à la pureté des foyers, à la sainteté des moeurs familiales. Et l'on ne devra pas être surpris que Nous consacrions Notre première Pastorale du carême à flétrir ce désordre pour y porter remède; car si la famille est entamée dans ses éléments essentiels, sur quelle base pourrons-nous asseoir la moralité publique?

Ce dévergondage dans la tenue des femmes doit nous être d'autant plus pénible, que la femme canadienne a incarné dans notre histoire l'idée de pudeur, de réserve et de modestie. Et voilà que, emportée dans ce mouvement lamentable, qu'elle croit irrésistible parce qu'il est général, elle rompt violemment avec son passé chrétien, avec les traditions qui ont fait bénir sa mémoire, pour s'affubler d'une toilette de courtisane et exhiber en public, sous les yeux de son mari, de ses enfants, à l'église, à la Table sainte même, des nudités partielles ou à demi voilées, avec une désinvolture digne des sociétés corrompues du paganisme.

Désordres des modes.

Comment concilier avec les nécessités de la mortification des sens et le sentiment de la modestie chrétienne, ce décolletage suggestif, ce fuselage impudique des robes, cette nudité des bras, ces étoffes légères, transparentes, ajourées, qui provoquent toutes les curiosités malsaines, tous les instincts dépravés des hommes et des jeunes gens?

Comment concilier avec la vertu des enfants le déshabillé avec lequel on les familiarise dès le jeune âge? Comment des fillettes, à demi couvertes de dentelles en guise de vêtements, ayant en outre habituellement sous les yeux le spectacle de leurs mères et de leurs grandes soeurs qui sont en rupture de ban avec la décence, comment ces enfants pourront-elles cultiver dans leur âme ce délicat sentiment de pudeur qui doivent être gran de sauvegarde de leur innocence et constituer le charme le plus prenant de leur vertu? Et quelle réserve, quelle retenue, quel respect pourront développer ou entretenir envers la femme, les garçons dont les regards se sont repus dès l'enfance des demi-nudités qui ont souillé leurs foyers, et ont répandu une atmosphère d'impudicité dans tous les milieux qu'ils fréquentèrent.

Il est impossible en outre, qu'une femme, qu'une jeune fille puissé se complaire dans cette mise, sans que toutes ses attitudes extérieures, sa tenue, ses manières ne se conforment à cet étalage provocateur des formes et de la chair. Même ses sentiments intérieurs devront fatalement s'accorder avec le déséquilibré, l'extravagant, l'indécent de l'extérieur; entre le paraître et l'être, l'harmonie tend toujours à s'établir. Aussi, par la force même des choses, doit-on s'attendre à voir la mentalité, les rapports sociaux, les familiarités, les moeurs générales descendre pour rejoindre le niveau auquel s'est abaissé la parure extérieure.

Les motifs

Et qeulles raisons peuvent justifier nos chrétienens dese prêter à cet étalage luxurieux de leurs formes et de leur chair?

Serait-ce pour satisfaire au goût des modes? Il faut bien avouer que c'est là, pour le plus grand nombre, le motif prédominant. Eh! quoi. Nos très chères Soeurs, serez-vous à ce point esclaves que vous ne puissiez trouver dans vos énergies chrétiennes la force de vous arracher victorieusement aux emprises d'une tyrannie sans coeur, sans goût, sans respect? L'esprit d'une mode corrompue vous domine-t-il au point que vous alliez sacrifier et votre honneur, et votre [illegible] et votre élégance même, au mot d'ordre parti de ces antres ou s'élaborent les tactiques qui tendent à déchristianiser la femme pour la pervertir, la ravaler, et par elle, pervertir l'homme et amener la dissolution de la famille? Car c'est à cela, n'en doutez pas, que tendent toutes ces menées sataniques qui se concertent pour descendre la femme du piédestal sur lequel l'Eglise l'a élevée en la soustrayant à la domination des passions brutales de l'homme païen. Pendant, en effet, que se poursuit ce travail de dépréciation de la valeur morale de sa personne, une folie révolutionnaire excite la femme à sortir des limites du foyer où elle trône en reine, entourée du respect de son mari et de la vénération de ses enfants, et à descendre dans les forums pour disputer à l'homme des droits, des fonctions et des responsabilités qui répugnent à sa nature. Rabaissée dans sa personne, mise sur un pied d'égalité avec l'homme, n'étant plus protégée par la pudeur naturelle à son sexe, par ses vertus domestiques, par la vénération qu'on porte à sa faiblesse honorée, elle recueillera en retour le salaire ordinaire de la faiblesse qui ne sait plus se faire respecter: le mépris. Et les lois du divorce qu'on forge dans l'ombre, sont le dernier mot, l'aboutissement naturel de ce travail concerté qui cherche à détruire l'oeuvre de régénération que le christianisme a opérée en faveur de la femme. Il faudrait être aveugle pour refuser d'apercevoir le lien logique qui unit toutes ces tactiques dans un plan d'ensemble destiné à abattre les murailles qui protègent la pureté, la fécondité et la sainteté des foyers.

On ne saurait nier que pour grand nombre des femmes, l'emprise de la mode s'explique par le secret désir d'augmenter leurs charmes, de multiplier leurs moyens de conquêtes.

Il ne serait sans doute pas raisonnable de condamner absolument ce désir naturel de rehausser, par le vêtement, la diginité de la personne et le prestige de sa situation. C'est même un devoir pour la femme mariée et la mère de famille, de se parer, par une tenue qui révèle les grâces intérieures, de tous les charmes qui lui assurent la fidélité de son époux et qui jettent de l'attrait et de la saine gaité au foyer. Le soin de la toilette est un légitime souci; et toute femme sérieuse et chrétienne doit en connaître les visées.

Il ne faut pas oublier, en effet, suivant la remarque d'un Evêque de France, que le vêtement est un langage, que "la manière dont on s'habille indique le degré d'estime et de respect qu'on veut et qu'on mérite. Tel vêtement commande la réserve, tel autre appelle l'attention, tel autre invite aux familiarités, et tel autre est déjà presque un abandon de soi." Une élégante simplicité sera toujours la meilleure mise, la plus propre à faire valoir les attraits de la personne.

Consequences

Mais aujourd'hui on veut mettre la beauté extérieure dans l'extraordinaire et le ridicule. Si l'on s'arrêtait là, l'Eglise pourrait abandonner aux humoristes le soin de traiter comme il convient, le cas de la mode. Malheureusement l'esprit malin qui ne favorise la laideur que pour introduire plus facilement le mal qui la voisine, tend à faire consister la beauté dans l'étalage inconvenant et grossier des formes, dans des excentricités sensuelles, dans des bizarreries qui cessent d'être une protection à la pudeur pour devenir de véritables enseignes, des provocations à la volupté. Et c'est là que l'Eglise ne peut plus se taire, et qu'elle doit rappeler à la femme l'origine et la destination de la toilette, laquelle commença le jour où Eve prévaricatrice, rougissant d'elle-même, sentit le besoin de couvrir d'un vêtement ses sens révoltés.

Le désir de plaire pousse instinctivement à exhiber les mérites qui paraissent les plus aptes à captiver. Les modes du jour constituent une véritable injure à la femme, en l'incitant à faire valoir le dénudé de ses formes. C'est lui faire croire qu'on lui suppose une âme insignifiante, dépourvue de tout charme et de toute grandeur véritable. C'est la placer au rang des courtisanes qui cherchent leurs moyens de conquêtes dans des accoutrements provocateurs de luxure, conquêtes qui sont des abdications.

Non, Nos très chères Soeurs la gloire de la femme réside dans son intérieur "omnis gloria ejus ab intus"; sa grandeur émane d'une âme qui vaut par elle-même, par la splendeur que le sacrifice, le dévouement, la bonté, l'exquise tendresse font rayonner autour de la femme vertueuse: "Que les femmes se vêtent comme l'honnêteté le mande", prescrit S. Paul; "qu'elles se parent de modestie et de chasteté . . . et avec de bonnes oeuvres, comme doivent le faire des femmes qui font profession de piété (I Tim. II. 9-10). Sur une femme ainsi ornée, la toilette s'harmonise naturellement, sans trahir l'indigence personnelle d'une âme chiffonnée, flétrie et vide de vertus intérieures.

Nos très chères Soeurs, l'Eglise est jalouse non moins que vous de vous assurer la part d'honneur et d'influence que Dieu vous réserve pour l'accomplissement bienfaisant de votre mission dans le monde. Continuatrice de l'oeuvre du Rédempteur à travers les siècles, elle a pénétré les sentiments de Jésus-Christ à votre égard.

(A suivre en page 8)

M. DELLY

Esclave... ou Reine?

Feuilleton de La "LIBERTÉ" No 8

(Suite)

Serge venait d'allumer une cigarette et la présentait à sa femme. Elle esquissa un geste de refus. Mais lui, tranquillement, la mit entre les petites lèvres roses. Et Lise n'osa l'enlever dans la crainte de quelque scène. Chaque fois que cette fantaisie avait pris à Serge, elle avait dû céder, se réservant la résistance pour des motifs plus graves. Mais quelque chose se révoltait toujours au fond d'elle-même lorsqu'elle devait se plier à ce caprice despotique.

Aujourd'hui, il ne prolongea pas son ennui. A peine lui-même avait-il tiré quelques bouffées de sa cigarette qu'il se leva, en disant que l'heure était venue de s'habiller pour le patinage. Aussitôt chacun s'ébranla. Lise et lui sortirent les derniers du salon et montèrent ensemble l'escalier.

Au premier étage, Serge se dirigea vers son appartement. Lise demeura un moment immobile, indécise, le coeur battant. Il lui venait l'idée folle, mais irrésistible, de lui demander encore la grâce de Sacha.

Folle, oui, après la façon dont il l'avait traitée ce matin, après l'attitude qu'il avait eue pendant le repas. Mieux vaudrait supplier ces murs de pierre que cet homme impitoyable.

Et pourtant, pourtant!... Les étranges paroles de Madia bourdonnaient à ses oreilles...

Elle s'élança tout à coup et rejoignit le prince comme il ouvrait la porte de son appartement.

— Serge, pardonnez-moi!... mais je voudrais vous supplier encore pour Sacha!

Elle ne recula pas devant la lueur irritée du regard, ni devant le geste de colère...

— Voulez-vous donc me pousser à bout, Lise? Faut-il, pour vous contenter, que je fasse doubler la punition?

— Serge!... Oh! ne soyez pas cruel! Accordez-moi sa grâce, je vous en prie! Tenez! je vous la demande à genoux!

Elle se laissait glisser à terre, en levant vers lui ses mains jointes et ses grands yeux implorants et douloureux.

Il se baissa vivement, lui prit les mains et la releva.

— Assez! assez! Lise! Je vous l'accorde... je vous accorde tout! Mais allez-vous en! Vous me rendez fou!

Repoussant doucement la jeune femme, il entra chez lui, en fermant la porte avec violence.

Elle resta pendant quelques minutes abasourdie, tout autant de sa victoire que des étranges manières de Serge. Puis elle revint bien vite chez elle et fit appeler Sacha pour lui donner l'heureuse nouvelle.

— Oh! ma tante, vous avez osé!... Ce n'est pas ma tante Olga qui aurait fait cela! Mais jamais je n'aurais cru que mon oncle céderait!... Merci, ma tante Lise, ma jolie tante!

Tout émue de sa reconnaissance, elle l'embrassa et le renvoya. Puis, le coeur plus léger, elle se laissa habiller par Dacha. Celle-ci la revêtit d'une robe de drap blanc qui découvrait ses petits pieds, et du vêtement de renard blanc qu'elle portait le jour de son mariage. Une toque semblable, ornée d'une aigrette, fut posée sur ses cheveux. Et ce fut en toute vérité que le comte Darowsky put murmurer d'un ton d'enthousiasme contenu, en l'aidant à monter en traineau:

— Vous êtes la reine des neiges, princesse!

Au dernier moment, Vassili était venu prévenir que le prince Ormanoff ne pouvait accompagner ses hôtes aujourd'hui. Ce brusque changement d'idée étonna quelque peu, étant donné que c'était lui-même qui avait parlé aujourd'hui de patinage et avait pressé pour qu'on s'habillât.

— Capricieux comme une jolie femme, notre hôte! dit Michel Darowsky à l'Autrichien, assis dans le même traineau que lui.

— Oui, il l'est même pour deux, car je suis bien certain que la princesse Ormanoff n'a pas ce défaut-là.

— Elle! Oh! c'est une sainte! on le voit dans ses yeux... Une sainte et une martyre, peut-être!

— Mon cher comte, un conseil: ne laissez pas trop paraître votre chevaleresque admiration. Le prince Ormanoff est ombrageux comme un Oriental.

— Je ne l'ignore pas. Mais, en vérité, personne ne pourrait s'offenser de l'admiration respectueuse qu'inspire la princesse Lise!

— On ne sait jamais, avec un homme de cette trempe! Il suffirait qu'une lubie lui traversât l'esprit.

Le lieu choisi était un lac de grande étendue, enchâssé dans des forêts de sapins couvertes de neige. Sur le bord se dressait un chalet du plus pur style norvégien, où des domestiques tenaient à la disposition des hôtes du prince Ormanoff des grogs chauds, du thé et des pâtisseries.

Quand Lise eut chaussé ses patins, le comte Michel lui offrit sa main et tous deux s'élancèrent sur la glace. La jeune princesse, si souple et si légère, patinait à ravir. Pour un instant, elle oubliait sa tristesse et se laissait aller simplement au plaisir de glisser sur cette glace superbe, dans ce décor immaculé qu'éclairaient de pâles rayons de soleil.

Une forme masculine se dressa tout à coup près d'elle.

— A mon tour de vous servir de cavalier, Lise, dit la voix du prince Ormanoff.

Elle eut un sursaut de surprise et serait tombée si le comte ne l'avait retenue.

— Serge!... Je croyais que vous ne deviez pas venir!

— On ne sait jamais, avec moi.... Michel, allez donc délivrer cette pauvre Lydie qui n'ose lâcher le piètre patineur qu'est le comte Berkerheim. Ce sera oeuvre de charité.

Le comte Barowsky eut un léger froncement de sourcils. Le ton sardonique de son cousin laissait supposer une intention blessante. Il retint pourtant le mot un peu vif qui lui montait aux lèvres, et, s'inclinant devant Lise, il se dirigea vers l'endroit où évoluaient Mme de Rühlberg et le diplomate autrichien.

Serge prit la main de sa femme, et tous deux s'élancèrent sur la glace. Lise put constater aussitôt qu'il était un incomparable patineur. Entraînée par lui, elle accomplissait de véritables prouesses... Et il l'emmenait loin, très loin, jusqu'à l'extrémité du lac, comme s'il eût souhaité soustraire à tous les yeux la délicieuse reine des neiges.

Elle se sentait très lasse, mais n'osait lui demander de s'arrêter. Pourtant, sa vue se brouillait, et tout à coup, un vertige la saisit.

— Serge!... je tombe!

L'élan était donné, il fallut toute l'adresse du prince pour s'arrêter presque aussitôt. D'un mouvement instinctif, Lise, défaillante, s'appuyait contre sa poitrine, se retenait à son cou... Et, pour la première fois de sa vie, elle était en proie à une hallucination: elle sentait des baisers sur son visage, elle entendait une voix anxieuse qui murmurait: "Lise!... ma Lise!" Pendant quelques secondes elle ressentit une impression de repos, de tranquille et confiant bien-être. Puis, tout se noya dans l'ombre, elle perdit complètement connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouvait dans le chalet, étendue sur un divan. Vers elle se penchait Mme de Rühlberg, un flacon de sels à la main... Et un peu plus loin le prince Serge se tenait debout, les bras croisés, avec son visage rigide des plus mauvais jours.

— Là, c'est fini, dit Lydie d'un ton de soulagement. Un verre de thé bien chaud, maintenant, et vous serez tout à fait remise.

— Vous allez la ramener à Kuttow, Lydie. Mais tant que vous ne serez pas parvenue à dompter ces ridicules faiblesses, Lise, vous vous abstiendrez ce patinage.

Et, tournant les talons, le prince Ormanoff sortit du chalet.

— Il est mécontent! chuchota Mme de Rühlberg. Songez donc, il a été obligé d'aller vous ramener dans ses bras depuis l'extrémité du lac! Si fort qu'il soit et si peu que vous pesiez, [illegible] quand même. Puis, [illegible] vigoureux et plein de vie comme lui, il est irritant d'avoir une femme qui se pâme pour un rien et qui gêne toutes les parties.

C'était la première fois que Lydie prononçait de semblables paroles. Elle, si apathique en général, était aujourd'hui visiblement furieuse d'avoir à quitter le patinage.

Le pâle visage de Lise se couvrit de rougeur.

— Je ne veux gêner personne! dit-elle vivement. Je retournerai seule à Kultow, et, désormais, je vous laisserai faire vos parties en paix! Allez, allez, Lydie. Quand je me sentirai un peu moins faible, Thadée m'aidera à gagner le traineau.

— Et Serge me fera une scène terrible. Merci bien! J'aime encore mieux me priver du plaisir que je me promettais pour une bonne heure encore. Mais je me demande pourquoi, au lieu de vous renvoyer tout de suite, Serge ne vous laisse pas tranquillement ici. On dirait qu'il a hâte de se débarrasser de vous!

Lise ne répliqua rien et abaissa ses paupières sur ses yeux fatigués. Elle se sentait en ce moment si lasse et si faible qu'il lui semblait voir la mort toute proche. Quelle délivrance! Et personne ne la pleurerait, sauf peut-être Sacha, ses femmes de chambre et la vieille Madia. Le prince Ormanoff serait le premier à se réjouir de cette solution, puisqu'il devait juger impossible maintenant de pétrir à son gré cette jeune rebelle, et qu'il ne pouvait supporter une femme malade — même lorsqu'elle ne l'était devenue que par sa faute.

XI

Le comte Barowsky quitta Kultow le surlendemain. Lydie avait en vain déployé pour lui toutes ses grâces. Un mariage avec ce parent jeune, riche et distingué lui souriait beaucoup, d'autant mieux qu'il lui aurait permis d'échapper à la lourde tutelle de son frère. Mais Michel n'avait paru rien comprendre. Il avait perdu, quelques années auparavant, une jeune femme très aimée et ne songeait aucunement à la remplacer à son foyer, où sa mère élevait les deux petits enfants qui étaient sa seule consolation.

Lydie n'ignorait aucunement ces détails. Mais elle se persuada — ou on lui persuada — que cette indifférence de son cousin était due surtout à la présence de Lise. Près de cette incomparable beauté, les plus jolies femmes ne paraissaient plus rien. De là, une sourde rancune envers la jeune princesse — rancune qui se manifestait par de petites piques, de petites méchancetés sournoises, des froideurs inexpliquées.

Mme de Rühlberg avait, en outre, un autre motif de ressentiment. Elle s'irritait secrètement de la préférence de sa belle-soeur pour Sacha, et Hermann, jaloux, l'excitait en dessous. Le précepteur, lui aussi, avait pris en grippe Sacha, dont la franchise déplaisait à son âme tortueuse et le punissait à propos de tout et de rien. Le pauvre enfant, outre sa mère, son frère et Hans Brunner, était loin d'être heureux. Il venait conter ses chagrins à Lise, qui le consolait avec de douces paroles. Elle ne pouvait pas autre chose. Elle-même était l'objet d'une hostilité latente, qu'elle sentait s'épaississant autour d'elle et qui augmentait la tristesse dont saignait son coeur. Il n'était pas jusqu'à l'obséquieuse et sournoise admiration du précepteur qui ne vînt encore augmenter ses ennuis.

Et le seul être qui eût pu délivrer Lise et Sacha de ces persécutions sourdes se renfermait dans une indifférence altière, dans une froideur écrasante, au retour de la chasse à laquelle il consacrait maintenant toutes ses journées, s'y adonnant avec une sorte de passion furieuse — à tel point, disaient les gardes qui l'accompagnaient, qu'il risquait à tout moment sa vie.

Toujours effacée, toujours silencieuse, Varvara Dougloff glissait comme une ombre dans la princière demeure. Nul ne s'inquiétait de ce qu'elle faisait, comment elle vivait. Lise seule avait voulu essayer de s'intéresser à elle. Mais elle s'était heurtée à une porte close. Varvara gardait jalousement le secret de son âme derrière ses paupières baissées.

Par Lydie, Lise savait qu'elle était la fille d'une cousine des Ormanoff, qui avait épousé malgré leur désapprobation un jeune homme de petite noblesse, lequel l'avait laissée veuve et sans ressources au bout de six ans de mariage. Elle avait végété avec sa fille jusqu'au jour où, apprenant la mort du prince Cyrille, grand-père de Serge, elle était venue solliciter le secours de celui-ci, espérant trouver chez le très jeune homme qu'il était alors un peu moins de dureté que chez l'aïeul. Serge ignorait la compassion, mais il était généreux par nature. La veuve et sa fille avaient obtenu l'autorisation de demeurer à Kutow, — mais elles avaient fort bien compris qu'elles n'y seraient tolérées qu'à la condition de se faire oublier. C'était de là sans doute que datait l'attitude effacée de Varvara, et son allure d'ombre, glissante et terne.

La mère était morte il y avait maintenant deux ou trois ans, mais Varvara avait continué à mener la même existence silencieuse, suivant Lydie qui elle-même évoluait docilement dans l'orbe du prince Ormanoff, ayant autour d'elle un reflet de luxe qui régnait dans les résidences princières, et ne laissant jamais rien paraître des sentiments qui pouvaient agiter son âme, — reconnaissance, ou bien aigreur, envie peut-être.

Lise, si bonne et si délicate, pensait qu'elle devait souffrir de cette situation de parasite. Plus d'une fois, elle avait songé qu'à la place de Varvara, jeune et paraissait bien portante, elle aurait préféré travailler pour sauvegarder sa dignité et son indépendance. Que pouvait-elle faire, toujours seule chez elle? A quoi occupait-elle ses longues journées? Lydie, questionnée un jour à ce sujet par sa belle-soeur, avait levé les épaules en répondant:

— Je vous assure que je n'en sais rien! Cette pauvre fille est tellement insignifiante!

Lise ne la jugeait pas du tout ainsi. Au fond, elle était obligée de s'avouer que Varvara lui inspirait une sorte d'antipathie instinctive, tout à fait irraisonnée. Mais par le fait même de ce sentiment qu'elle se reprochait, elle se croyait tenue à se montrer meilleure à son égard.

Ce fut guidée par ce motif qu'un jour, ayant appris au déjeuner que Mlle Dougloff était malade, — il régnait en ce moment à Kultow un vent de grippe, — Lise se dirigea vers son appartement situé dans une partie éloignée du château.

Elle s'arrêta, indécise, devant une porte entr'ouverte. Une voix sourdement irritée demanda:

— Est-ce vous enfin, Nadia?

Alors elle poussa la porte et entra en disant:

— Non, Varvara, c'est moi, Lise?

Dans l'ombre projetée par les lourds rideaux du lit, elle vit se dresser la tête blonde de Varvara.

— Vous!... vous! dit une voix étouffée.

Lise s'avança jusqu'au lit. Du premier coup d'oeil, elle vit que Varvara était en proie à la fièvre, car elle était fort rouge, et ses yeux, ses étranges yeux jaunes luisaient.

— Je viens vous voir, Varvara. J'ai su tout à l'heure que vous étiez malade.

— Ce n'est rien! interrompit brusquement Varvara. Je regrette que vous vous soyez dérangée. Vous risquez que je vous communique cette maladie. Olga avait un tout autre soin de sa santé. Je suppose que si le prince Ormanoff vous savait ici, vous passeriez un mauvais moment. Mais, naturellement, vous ne lui avez pas demandé la permission?

— Cela me regarde! dit sèchement Lise, blessée par ce bizarre accueil et ce ton ironique.

— Evidemment! Mais je ne me soucie pas du tout que mon cousin m'accuse de vous avoir retenue ici. Ainsi donc, tout en vous remerciant beaucoup, je vous demanderai de vous retirer. J'ai l'air d'être malhonnête, mais c'est dans votre intérêt, je vous assure, princesse.

Ses paupières étaient retombées sur ses yeux, et elle parlait maintenant d'un ton très doux, un peu chantant.

Lise l'enveloppa d'un regard perplexe... Et ce regard fit ensuite le tour de la chambre, très vaste, bien meublée, mais fort en désordre. Dans une bibliothèque s'alignaient des livres en nombre considérable, et d'autres étaient posés sur une table auprès de la malade, à côté d'une carafe et d'un verre vide.

— Je crois que vous exagérez, Varvara. Vous n'avez rien de très contagieux... Etes-vous bien soignée, au moins?

— Bien soignée! Mais je suis abandonnée par cette Nadia, qui perd la tête depuis qu'elle est fiancée au fils d'Ivan Borgueff! Je suis sûre que la coquine a coupé les fils électriques, de telle sorte que j'ai beau sonner, resonner, personne ne bouge. Quand elle se décidera à apparaître, elle me dira que la sonnette était détraquée. En attendant, je n'ai plus une goutte d'eau et la soif me dévore. Mais Varvara Dougloff est si peu de chose! A quoi lui servirait de se plaindre?

— Mais si, il faut vous plaindre! Je vais en parler à Natacha. En attendant, je vous enverrai Sonia, qui est une très bonne fille, fort adroite et serviable.

Varvara eut un petit plissement de lèvres ironique.

— Natacha et les autres ne tiennent compte que des observations et des ordres du prince Ormanoff. Tout ce que vous direz sera lettre morte.

Un peu de rougeur monta aux joues de Lise. C'était vrai, elle n'était rien dans cette demeure, où tout gravitait autour de la volonté du maître.

Elle quitta Varvara sous une impression désagréable. Décidément, elle ne lui était pas sympathique! Mais cela n'empêchait pas qu'elle ne lui vînt charitablement en aide.

Après avoir envoyé Sonia porter du thé à la malade, elle fit appeler la femme de charge. Elle put se convaincre aussitôt que Varvara avait deviné juste. Sous la politesse obséquieuse de Natacha, elle se heurta à la tranquille inertie d'une femme qui sait n'avoir aucun compte à rendre en dehors de la seule autorité existante. Pas plus qu'à la défunte princesse, le prince Ormanoff n'avait délégué à sa seconde femme le moindre pouvoir. Dans la demeure conjugale, Lise semblait une invitée — ou bien encore une plante précieuse que l'on soigne parce que le maître semble y tenir, mais qui n'est considérée par tous qu'au point de vue de son rôle décoratif.

Olga avait pu ne pas souffrir de cette situation, mais il n'en était pas de même de Lise, dont la nature délicate et fière ressentait profondément toutes ces blessures.

Quand Natacha se fut retirée, après avoir dit du bout des lèvres qu'elle allait parler à Nadia, Lise s'habilla et descendit pour faire avec Sacha une promenade en traineau. Il était maintenant son habituel compagnon. Depuis l'incident du patinage, Lydie s'abstenait souvent de sortir avec sa belle-soeur. Serge, s'abstenant quotidiennement, n'en savait rien, et elle était bien certaine que Lise, dont elle devait, bon gré mal gré, reconnaître la discrète bonté, ne lui en parlerait jamais.

Ce jour-là, la tante et le neveu firent prolonger un peu la promenade. Au retour, en descendant de traineau, ils virent dès l'entrée une animation inaccoutumée... Et Mme de Rühlberg, surgissant tout à coup, leva les bras au ciel.

— Serge l'a échappé belle! A peine étiez-vous partie qu'on l'a ramené à peu près inanimé, le bras et l'épaule gauche labourés par les griffes d'un ours. Le docteur Vaguédine assure qu'il n'y a rien d'atteint gravement. Il a refusé de se metre au lit — un Ormanoff n'arrive à cette extrémité qu'en face de la mort, et encore pas toujours. Il s'est intallé dans son cabinet de travail, en défendant que personne vienne le voir... Il paraît qu'il s'en est fallu de rien que l'ours ne l'étouffât. Heureusement il a réussi à lui enfoncer dans le coeur son couteau de chasse.

Une émotion sincère s'emparait de Lise. A défaut d'une affection qu'elle ne pouvait éprouver pour son mari, son âme était trop profondément chrétienne et trop délicatement bonne pour ne pas compatir même à la souffrance de l'homme qui la tenait sous son impitoyable despotisme.

Après avoir demandé sa belle-soeur quelques détails, elle remonta chez elle. Tandis qu'elle se déshabillait, elle songea avec mélancolie à son étrange situation. D'elle-même, elle ne pouvait se rendre près de son mari blessé et lui offrir ses soins. Il l'obligeait à l'inutilité, réduisant son rôle d'épouse à celui d'un objet de luxe que son caprice du moment ignorait, ou tyrannisait.

Tristement pensive, elle s'attardait dans sa chambre, le front appuyé à la vitre d'une des fenêtres derrière laquelle, entre les doubles châssis, s'épanouissaient des fleurs rares... Mais Dâcha entra tout à coup et l'informa que le prince Ormanoff la faisait demander.

Elle tressaillit légèrement. Etait-il donc plus malade?

Elle se dirigea d'un pas rapide vers son appartement. Dans la grande galerie garnie d'inappréciables oeuvres d'art et de souvenirs de famille qui le précédait, Stépanek, le cosaque se tenait en permanence. Il ouvrit silencieusement le battant d'une porte et Lise entra dans une pièce encore inconnue d'elle — une pièce très vaste, tendue d'un admirable cuir de Cordoue, éclairée par des baies garnies de vitraux anciens. Les raffinements du luxe moderne se mêlaient ici à un faste tout oriental, sur lequel de superbes peaux d'ours noirs et blancs venaient jeter une note sauvage. Dans l'atmosphère chaude flottait une étrange senteur faite du parfum préféré du maître de céans, des émanations du cuir de Russie, de l'odeur des fines cigarettes turques, des exhalaisons enivrantes s'échappant des gerbes de fleurs répandues partout.

Serge était assis près de son bureau, et appuyait son front sur sa main. A ses pieds étaient couchés Ali et Fricka, ses lévriers, qui se levèrent, s'élancèrent vers la jeune femme et se mirent à bondir autour d'elle, quêtant des caresses.

Elle les écarta doucement et s'avança vers son mari qui n'avait pas bougé, mais tournait vers elle son regard.

— Vous n'étiez pas curieuse de venir voir ce que maître Bruin avait fait de moi, Lise? dit-il d'un ton froid, légèrement sarcastique.

— Votre soeur m'avait dit que vous ne vouliez voir personne, balbutia-t-elle en rougissant sous cette parole qui semblait un reproche.

(A suivre)

ABBÉ A. SABOURIN

Les parents, l'Eglise et l'Etat dans leur rapport avec l'école

Monseigneur,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

On a écrit il y a quelques semaines que Monseigneur l'Archevêque voulait ressusciter la question scolaire. L'expression est loin d'être exacte. On ne ressuscite que ce qui est mort. Or la question scolaire au Manitoba n'est jamais morte que nous sachions. Il peut bien y avoir un peu de ralentissement dans la lutte, mais celle-ci continue toujours, et, s'il est permis de le dire, espérons que nos chefs ecclésiastiques et laïcs sauront continuer à élever la voix assez souvent et assez fortement pour créer partout l'impression qu'elle durera toujours tant que justice n'aura pas été rendue.

Cette lutte qu'on nous force à poursuivre malgré les nombreuses protestations des désirs que l'on affiche de voir la bonne entente régner entre les deux grandes races du Canada, est évidemment une lutte de longue haleine. Nous en avons l'assurance dans la ténacité bien connue de nos adversaires et dans l'importance primordiale que nous voyons dans l'enjeu. C'est aussi une lutte de doctrine. Car s'il est sûr qu'il y a de la mauvaise foi et du parti pris chez beaucoup de nos adversaires, il est non moins certain que l'erreur et les préjugés y sont pour beaucoup tant dans leurs rangs que dans les nôtres.

Rien de plus propre par conséquent à ranimer les courages et à faire fléchir les lignes de bataille en faveur du droit et de la justice qu'une étude attentive de l'un des multiples aspects de la question de l'éducation. C'est le but que je me suis proposé, dans la mesure de mes faibles moyens, en choisissant le sujet de la conférence de ce soir, à savoir: "*Les parents, l'Eglise et l'Etat dans leur rapport avec l'école*".

L'école telle qu'elle existe en notre pays est le théâtre où s'élabore la formation de la jeune génération. C'est là que doit se poursuivre l'éducation commencée au foyer paternel. Or l'éducation c'est le développement complet des facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme, et ce développement demande le concours de trois grandes puissances: des Parents, de l'Eglise et de l'Etat.

Dans la mesure que ces trois puissances s'harmonisent et travaillent de concert à la grande oeuvre de l'éducation, il y a ordre, paix et succès. La province de Québec nous en offre un exemple concret qu'il vaut la peine de signaler.

Si, par contre, ces trois puissances ne restent pas dans leurs attributions respectives, si l'une ou l'autre d'entre elles s'avise de sortir de sa sphère propre pour s'aventurer sur un terrain qui n'est pas le sien, c'est le désordre, le malaise, la lutte et la banqueroute plus ou moins complète de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

L'histoire du règlement XVII de l'Acte Scolaire des écoles bilingues de la Province d'Ontario restera un exemple typique de la vérité de mon avancé.

Les Parents, l'Eglise et l'Etat ont chacun leurs droits et leurs devoirs en matière scolaire. Essayons de donner une esquisse aussi succincte et, en même temps, aussi exacte que possible des uns et des autres au point de vue du droit naturel.

LES PARENTS

Que le foyer paternel soit la première école de l'enfant, c'est une chose admise par tout le monde. Là où les divergences commencent à poindre et à s'accentuer c'est lorsqu'il s'agit de l'enfant arrivé à un âge où le foyer familial ne lui offre pas généralement tout ce qu'il lui faut pour lui permettre de poursuivre sa première éducation.

Les tenants de la doctrine révolutionnaire en France à la fin du dix-huitième siècle, de la thèse étatiste ou de l'omnipotence de l'Etat, et les niveleurs à outrance, s'ils ne la prêche pas toujours, mettent néanmoins en pratique la doctrine suivante:

"C'est de l'Etat que relève l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. C'est à lui qu'il appartient de former la jeune génération, qu'il s'agisse d'enfants de laboureurs ou de commerçants, d'ouvriers ou d'hommes de profession, de catholiques ou de protestants, à lui de se charger du soin de former les maîtres et maîtresses, de rédiger les programmes scolaires, de faire le choix des livres de classe et des bibliothèques, dans les écoles primaires et supérieures."

Pour peu que l'on y réfléchisse on ne tarde pas à s'apercevoir que cette doctrine est d'un absolutisme digne des pires tyrans de l'antiquité et des plus autocrates des czars de Russie, car elle fait main-basse sur quelques-uns des sentiments les plus chers au coeur humain. Elle enlève aux parents le contrôle sur l'éducation de leurs propres enfants. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette doctrine qui a trouvé sa première application pratique en Prusse se soit si vite transportée de ce côté-ci de l'océan et ait trouvé dans l'atmosphère démocratique par excellence de la république voisine ce qui lui a permis de se développer en ce pays comme une plante potagère en serre chaude.

Il y a près de quarante ans, le Docteur Leconte, ministre presbytérien, président de l'Université de Californie, faisait à un catholique très versé dans la question scolaire chez nos voisins, M. Zacharie Montgomery, l'aveu suivant: "*Il n'y a aucun doute que la diminution graduelle et la destruction complète de l'autorité et de l'influence des parents est l'un des plus grands dangers que court la civilisation américaine. — There can be no doubt that the gradual impairment and loss of parental authority and influence is one of the most serious and momentous evils which besets American civilization.*" Et l'on sait que ce danger n'a pas diminué chez nos puissants voisins dans le cours du dernier demi-siècle.

Voyons donc ce que nous devons penser de cette doctrine à la lumière de la saine raison, de la raison libre de tout préjugé.

Saint Thomas, qui est, comme vous le savez, le plus grand génie philosophique et théologique connu au cours de l'histoire de l'Eglise, pose quelque part dans ses écrits le principe suivant: "*Toute cause tend par un penchant naturel à conduire son effet jusqu'à l'état de perfection.*" Avec la sagacité et le bon sens qui s'allient si bien chez lui aux considérations les plus subtiles, il fait observer que l'arbre qui produit les fleurs et les fruits, fait monter jusqu'à eux par ses rameaux la sève dont ils ont besoin pour se nourrir et croître jusqu'à leur pleine maturité, c'est-à-dire, jusqu'à leur état de perfection. Même observation chez les animaux. Instinctivement, ils veillent à l'alimentation et à la conservation de leur progéniture jusqu'à ce que leurs petits soient parvenus à ce degré de perfection où ils pourront eux-mêmes pourvoir à leur propre subsistance et vivre de la vie qui leur est propre.

En vertu du même principe, les parents qui donnent l'existence à leurs enfants doivent aussi leur donner ce qui leur est nécessaire pour leur permettre d'atteindre le degré de perfection de la vie qui leur est propre. Or l'homme est ainsi fait que ses facultés ne se développent pas d'elles-mêmes. Il lui faut ce que l'on appelle l'éducation, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne Monseigneur Paquet, "*la formation jusqu'au plein épanouissement des forces dont le Créateur a déposé en lui le germe*".

C'est donc aux parents qu'incombe le devoir d'éduquer leurs enfants.

L'écriture sainte ne laisse aucune doute sur cette doctrine du grand saint Thomas: "*Instruis ton fils et travaille à le former de peur qu'il ne te déshonore par sa vie honteuse.—Un cheval indompté devient intraitable et l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent. — Celui qui épargne la verge hait son fils, mais celui qui l'aime le corrige sans cesse.*"

Aussi, voyez combien Dieu, qui fait tout avec poids et mesure, a donné aux parents tout ce qu'il faut pour mener à bonne fin cette oeuvre de l'éducation de leurs enfants.

L'éducateur doit connaître intimement son pupille. Qui mieux que les parents connaît cet enfant. C'est le fruit de leur union. Ils ont épié les premiers battements de son coeur. Ils ont vu poindre les premières lueurs de sa vie intellectuelle et morale.

Ils ont découvert chez lui alors qu'il était encore au berceau les indices de son tempérament, et, à mesure qu'il avançait en âge ils se sont rendu compte de ses défauts et de ses qualités, de ses aptitudes et de ses talents.

Il faut encore chez l'éducateur un ensemble de qualités que l'on trouve chez les parents presque à l'état d'instinct tant ces qualités leur semblent naturelles et faciles.

Ils ont l'amour. L'histoire nous rapporte bien comment Léonide, le père du grand Origène, se levait la nuit pour aller déposer un baiser sur la poitrine de son fils. Mais ce que l'histoire n'a pas besoin de nous dire, parce que c'est écrit en tout lieu, c'est que les parents voient dans leurs enfants comme un prolongement de leur propre existence, d'autres eux-mêmes, et qu'ils pécheraient contre nature s'ils ne les aimaient pas plus que qui que ce soit autour d'eux.

Et cet amour chez les parents à l'égard de leurs enfants revêt le caractère de celui des vrais éducateurs. Cet amour n'est pas généralement celui que les philosophes ont appelé l'amour de concupiscence, mais celui de bienveillance, c'est-à-dire qu'ils aiment leur enfant non pour leur propre avantage mais pour son bien. De là en effet chez les parents un souci plus grand que chez tout autre pour le bien de leurs enfants. Qui est-ce qui pourrait prétendre désirer plus qu'eux voir ces enfants saints et parfaits au point de vue physique, intellectuel et moral? Et est-ce que ce triple point de vue n'embrasse pas tout le champ de l'éducation digne de ce nom?

Ce souci du véritable bien-être de leurs enfants n'est pas chez les parents un principe stérile. S'il ne leur donne pas toujours la science, il leur donne généralement le pressentiment de ce qui convient le mieux à leurs enfants. Car l'amour, s'il est aveugle lorsqu'il est désordonné, est ingénieux et fait deviner une foule de choses quand il est dans l'ordre.

La philosophie et la poésie s'accordent à redire cette vérité. Pascal ne faisait pas de la vaine sentimentalité quand il disait que "le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas"; et Longfellow exprimait une pensée profonde quand il écrivait dans un langage difficile à traduire:

"Whither my heart has gone there follows my hand
and not elsewhere,
For when the heart goes before, like a lamp, and
illumines the pathway,
Many things are made clear that else lie hidden in
darkness."

Cet amour des parents n'est pas seulement un flambeau qui les guide en ce qui regarde l'éducation de leurs enfants; il est encore la source du dévouement nécessaire à l'éducateur. L'enfance est primesautière et inconstante. La légèreté, l'étourderie et l'ingratitude sont ses défauts bien connus. Par suite du péché originel les passions mauvaises se manifestent chez lui plus vite parfois que l'activité intellectuelle elle-même. Pour mettre et tenir dans la bonne voie cet être turbulent et vivace, il faut être prêt à faire beaucoup de sacrifices. "*Les longues années que j'ai dévouées au soin des enfants ont été les plus douces mais aussi les plus laborieuses de ma vie, et si mes cheveux ont blanchi avant le temps, c'est au service des enfants*", disait Monseigneur Dupanloup. (Education, Vol. I, p. 38). Ce dévouement, s'il peut se rencontrer ailleurs que chez les parents, qui est-ce qui oserait soutenir que chez eux on ne trouve à un degré plus parfait tout ce qu'il faut sous ce rapport pour répondre à toutes les exigences de la situation?

Cela ne veut pas dire toutefois qu'ils doivent eux-mêmes se faire maîtres et maîtresses d'école, professeurs d'histoire et de science.

Les parents sont bien tenus et ont le droit de voir au logement, à la nourriture et aux vêtements de leurs enfants. Personne ne leur contestera leurs droits ni n'osera les dispenser de leurs devoirs en cette matière. Qui oserait cependant en conclure qu'ils ne peuvent avoir légitimement recours au service des maçons, des tailleurs et des cuisiniers? Ce qui serait contraire à leurs prérogatives c'est qu'on leur imposât tels ou tels hommes du métier, qu'on les privât du droit, ou qu'on les dispensât du devoir de vaquer à ce qui est de leur ressort.

Ainsi en matière d'éducation, les parents usent de leurs droits et ne font que remplir leurs devoirs quand ils choisissent eux-mêmes des personnes dignes de leur confiance qui se chargent du soin de l'éducation des enfants sous leur direction. Ce droit et ce devoir, certaines familles les exerceront en faisant donner des classes privées à leurs enfants ou en les confiant à des institutions qu'elles connaissent. D'autres préfèreront se mettre plusieurs ensemble pour s'organiser en commissions scolaires comme le leur permettent les lois civiles et exercer leurs droits et accomplir leurs devoirs par l'entremise d'intermédiaires. Mais ces commissaires élus par les contribuables ne sont pas les représentants de l'Etat dans l'école. Ils sont tenus sans doute, et en conscience, de se soumettre aux lois civiles en autant que dans sa législation l'Etat n'outrepasse pas ses pouvoirs, tout comme le sont les citoyens qu'ils représentent. Mais pas plus que les citoyens qu'ils représentent ils ne peuvent céder à l'Etat les droits des parents sur l'éducation de leurs enfants. C'est à eux avant tout qu'il appartient de choisir au nom des parents les instituteurs auxquels sera confiée l'éducation dans les écoles populaires, d'adopter des programmes scolaires qu'eux-mêmes ou des experts de leur choix auront préparés et de mettre entre les mains des enfants les manuels qui leur donneront toutes les garanties qu'ils jugeront nécessaires pour la bonne éducation des enfants des contribuables qu'ils représentent.

Voilà, Mesdames et Messieurs, une synthèse — toute imparfaite qu'elle puisse être, — des droits et des pouvoirs des parents par rapport à l'éducation de leurs enfants et des conséquences immédiates qui en découlent.

Passons maintenant aux droits et aux devoirs de l'Eglise.

L'EGLISE

Disons d'abord que l'Eglise a toujours eu à coeur de garder une attitude de respect pour les droits des parents en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants.

Alors qu'elle était toute puissante, elle n'a jamais voulu que l'on baptisât les enfants des gentils aussi bien que des juifs contre le gré des parents.

Ce n'est pas que la foi ne soit pas à ses yeux d'un prix inestimable, mais c'est qu'elle considère les droits des parents sur l'éducation de leurs enfants et sur l'orientation de leur vie morale comme quelque chose de si sacré qu'on ne saurait les violer sans aller contre l'ordre établi de Dieu.

Cette doctrine traditionnelle de l'Eglise a été battue en brèche surtout depuis le temps de la réforme protestante. Notre temps plus que tout autre a été le témoin d'attaques répétées venues de diverses sources. C'est ce qui a forcé les derniers papes à élever la voix. Léon XIII surtout s'est immortalisé en cette matière.

Il écrivait en 1890: "*C'est aux parents qu'il appartient d'élever ceux auxquels ils ont donné le jour.*" Et en 1897: "*Les catholiques doivent avant tout faire en sorte que dans l'enseignement de la jeunesse on respecte les droits des parents*". "*C'est à eux*, écrivait encore le grand pape, *qu'il appartient de voir dans quelles institutions seront élevés les enfants, quels maîtres seront appelés à leur donner des préceptes de morale; c'est un droit inhérent à la puissance paternelle*." Ainsi parlait Léon XIII au sujet de notre question scolaire manitobaine. Et Monseigneur Paquet, dans son volume "*L'Eglise et l'Education*", dit que le même souverain pontife en cent endroits différents revient sur le même sujet dans ses fameuses lettres encycliques.

Mais l'Eglise, qui reconnaît si libéralement les droits des parents en matière d'éducation et sait au besoin les leur rappeler avec tant d'insistance, ne saurait elle-même perdre de vue ses propres prérogatives.

Elle les exerce d'abord en surveillant le côté moral et religieux de l'éducation donnée dans les écoles fondées par les parents.

L'éducation, avons-nous dit, prend l'homme, non pas à l'état imaginaire, mais tel que Dieu l'a fait, avec ses facultés et sa fin, et tend à développer celles-là en vue de celle-ci. C'est là ce que l'on appelle éducation morale. Or l'homme a été créé pour la vie éternelle, et les moyens qu'il a pour tendre à cette fin, c'est de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir.

Aimer et servir Dieu c'est toute la morale. Toute éducation par conséquent qui ne tend pas à faire aimer et servir Dieu, n'est pas une formation morale, c'est une éducation fausse et contre nature. C'est une éducation manquée avec ses conséquences irréparables pour les individus comme pour la société. Mais pour aimer et servir Dieu, il faut le connaître, le connaître en lui-même et dans ses oeuvres, le connaître dans la voix de la conscience comme dans celle de la révélation. C'est ce que donne l'enseignement religieux. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'enseignement religieux sera efficace dans la mesure qu'il sera déterminé, qu'il reposera sur la base stable de la foi et du dogme, et qu'il se donnera sous la direction d'une autorité vivante et connue comme telle. Toutes choses qui se rencontrent dans l'Eglise catholique plus que dans toute autre organisation religieuse.

C'est une observation qui ne frappe pas assez l'esprit des pédagogues chez nos frères séparés. Ils sont nombreux parmi ceux qui touchent du doigt la plaie béante du système d'éducation en vigueur en notre province: le manque de formation morale efficace. Ils cherchent sincèrement à y porter remède. Mais partant de tout ce qu'il y a de plus indéfini dans la pratique, du principe du libre examen, ils raisonnent à qui mieux mieux, et ils y vont en matière scolaire comme en matière religieuse chacun de son système.

Les uns sont à nos antipodes. Ne parlons pas de ce Révérend à barbe grise de la région de Montréal qui réclamait comme force morale éducatrice l'organisation de parties de balle au camp, ni de ceux qui voient la régénération morale de la jeunesse dans les *Boy Scouts*; mais qu'il me soit permis de rappeler certaines théories prônées par quelques-uns des éducateurs de marque lors de la Convention Nationale sur l'Education du Caractère, tenue à Winnipeg en octobre 1919.

C'est d'abord celle du Dr Soarès, de Chicago, qui veut mettre de côté l'idée de l'au-delà pour la remplacer par ce qu'il appelle les vertus sociales. C'est du vrai modernisme. Citons ses propres paroles: "*Modern religion has protested against that old idea of living in this world to prepare for another.*" M. Peter Wright ne croit pas d'éducation morale possible dans les écoles à moins d'avoir l'uniformité des livres scolaires.

D'autres se rapprochent un peu de nous.

Le Très Révérend Dean Llwyd, de Halifax, veut du christianisme dans l'école, mais point de théologie. Il va chercher une justification de son opinion étrange dans le fond de l'Europe, dans la Russie. "*Theology had its time in Russia. I was there in* 1908 *and what I saw of the result of the teaching of the theology of the 15th century and of the science of the middle ages among the peasantry in the parish schools convinced me that the day of mere theology as an educator was over.*" Si le digne révérend eut considéré de plus près l'enseignement religieux dans les écoles comme dans les églises de la Russie, il y eut découvert ce qu'il voudrait placer à la base de l'éducation morale en notre pays, c'est-à-dire un christianisme sans théologie, une piété sentimentale sans fondement scientifique.

Sir Robert Falconer, de l'Université de Toronto, fait un pas de plus à notre rencontre. A ses yeux, la Bible, surtout le Nouveau Testament connu et approfondi, est la grande panacée aux maux dont souffre notre système scolaire. Penseur autant qu'orateur distingué, il prévoit mais ne résout pas les difficultés qui peuvent et doivent surgir infailliblement des divergences d'interprétation.

Le Dr McKay, du Manitoba College, veut que toute éducation morale s'appuie sur Dieu et soutient qu'elle n'est possible qu'en autant que ce qu'il appelle l'esprit prophétique animera l'instituteur. "*Until we get men, women, imbued with the spirit of prophecy which understands the eternal significance of the common relations that emerge every day in the school, we are never to get the thing we all long for*".

Ainsi ces divergences de vue, — et j'en passe beaucoup sous silence, — montrent à quelle situation embarrassante se trouve acculé ce qu'il y a de mieux intentionné chez nos concitoyens protestants quand ils veulent ériger un système capable de donner la note vraiment morale à l'éducation.

Pour nous, Mesdames et Messieurs, il en est tout autrement. Nous avons une doctrine qui est à la fois claire, sûre et d'une application pratique, facile et efficace. L'Eglise a ses représentants dans Nos Seigneurs les évêques qui sont à la fois pasteurs pour diriger les consciences et docteurs pour éclairer les intelligences. A eux par conséquent de juger s'il y a danger ou non au point de vue de la foi et des moeurs à laisser les enfants fréquenter tels maîtres ou telles écoles ou à étudier en tels livres de classe, et de diriger les parents en cette matière.

(Suite et fin la semaine prochaine)

EVANGILE

IVe DIMANCHE DE CAREME

(S. Jean, VI, 1-15)

En ce temps-là, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade, et il était suivi d'une grande foule de peuple, attirée par les miracles qu'il faisait en faveur des malades. Il se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or la Pâque, qui est la grande fête des Juifs, était proche. Jésus, ayant levé les yeux et apercevant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe: Où achèterons-nous assez de pain pour donner à manger à tout ce peuple? Mais il parlait ainsi pour l'éprouver; car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit: Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau. Un autre de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit: Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus lui dit: Faites-les asseoir. Or il y avait là beaucoup d'herbe, et ils s'y assirent au nombre d'environ cinq mille hommes. Jésus prit donc les cinq pains, et, après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis: il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulaient. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples: Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. Ils les ramassèrent, et remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Et tout ce peuple, voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disait: C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit, et se retira seul sur la montagne.

Autour de la Ferme

La main d'oeuvre

Nous savons tous que les fermiers sont excellents, qu'ils remettent à la terre ce que les récoltes précédentes leur avaient enlevé. Nous croyons, parce que nous l'avons vu, que les retours de pâturages, les relevés de luzerne et de culture sarclée, renouvellent complètement la terre. Nous apercevons même non plus la possibilité mais la facilité de nous procurer des troupeaux de vaches. Nous constatons bien toutes ces choses, comme aussi la nécessité d'en venir à la culture mixte. "Cultivateur" avec sa mine d'or qu'est la luzerne, nous aurait complètement désillusionné sur la difficulté de trouver du fourrage pour tant d'animaux à ajouter aux chevaux que nous avons déjà.

Mais il y a un problème qui n'est pas encore résolu: Où trouverons-nous des hommes pour faire tout ce travail? C'est à peine si nous pouvons faire nos travaux d'été, et il faut payer des salaires qui nous enlèvent le meilleur de nos revenus. L'objection en vaut la peine sans doute, mais elle tombe d'elle-même avec la culture mixte.

Avec vos grandes cultures vous passez l'hiver presqu'à ne rien faire, et au printemps, avec vos larges semoirs, un seul homme peut mettre en terre le grain que dix hommes ne pourront récolter que difficilement. Aussi il n'est pas surprenant qu'au moment de la récolte vous soyez pris au dépourvu. Les hommes sont rares, et pourtant il en arrive par centaines de l'est. Ces gens demandent les salaires qu'ils veulent, et cependant tous trouvent du travail. Les travaux se font à la hâte; vous avez de la fatigue, vous êtes embarrassés de tout ce monde, et si la poudrerie ou la rouille ont attaqué vos grains, la récolte est bien moindre que vous l'aviez espéré.

Mais enfin ces misères-là finissent, les hommes s'en vont, apportant avec eux une trop grosse partie de votre revenu annuel. On espère mieux pour l'année suivante. Le père règle ses affaires du mieux qu'il peut, et les jeunes se préparent aux promenades, aux amusements et aux danses; ils ont tout l'hiver devant eux. On s'habitue bien vite aux visites à la ville; les plaisirs sont si attrayants, les vues animées, les théâtres, les danses, là on n'est pas fatigué par les remontrances d'une bonne mère. Mais on dit même qu'on danse en ville au profit des églises. Pauvres églises et pauvres jeunes gens!

Pères de familles, avec vos méthodes avec lesquelles le travail finit à l'automne, vous préparez un bien triste avenir à vos jeunes. C'est tout naturel que vos enfants s'amusent: ils n'ont que cela à faire. Vous en gémissez et vous dites: Est-il bien possible, dans des conditions pareilles, de songer à faire de la culture mixte?

Messieurs, il n'y a qu'un moyen de garder vos enfants chez vous: c'est de leur donner du travail payant. Avec la culture mixte vous refaites vos terres par les pâturages, — la culture du blé d'Inde, soleil, luzerne, etc., etc., — vos terres vous donnent plus de grands revenus tout en réduisant de moitié vos champs de grain.

"La main d'oeuvre est aussi réduite de la même manière. La grosse machine à battre est remplacée par une autre plus petite, qu'une famille ou deux peuvent mettre en opération. Plus d'hommes, plus de salaires à payer.

" Je vous entends dire: "Moins de blé à vendre aussi".

Ca dépend. On en a vu qui ont fait plus d'argent sur cent acres bien préparés que sur deux cents. Après avoir vendu votre blé, vous continuerez de faire de l'argent. Vos vaches, suivant le nombre, vous rapporteront $100, $200, $300 par mois. Vos enfants y prendront goût et ne demanderont rien de mieux que de rester à la maison, sachant qu'ils sont à faire leur établissement.

La semaine prochaine nous entrerons dans plus de détails.

N.-C. JUTRAS, *ptre.*

dans les matières de commerce, se contentait de faire observer que cet embargo persistant faisait un singulier contraste avec les effusions loyalistes, qu'en ces temps éloignés l'on prodiguait déjà un peu partout. M. Caron sonne autrement cette note. Il invoque, au bénéfice de la demande d'abrogation de l'embargo, les sacrifices de toute sorte que le Canada a consentis depuis quelques années. Mais, au fond, ce n'est probablement pas faire grand tort au ministre de l'Agriculture que de supposer qu'il n'attache à la valeur *efficace* de l'argument sentimental qu'une importance très secondaire. C'est un esprit clair que M. Caron et un homme qui n'aime point se payer de mots.

Depuis trente ans, tout près, que subsiste l'embargo, les relations du Canada avec la métropole se sont profondément modifiées. Les soldats canadiens sont allés combattre pour l'Angleterre en Afrique et en Europe; on a vu leur uniforme jusque dans les rues de Vladivostock. Sous l'impulsion du mouvement impérialiste, nous avons posé les bases d'une marine *"canadienne en temps de paix, impériale en temps de guerre"*; nous avons consenti aux produits anglais sur nos marchés un tarif de faveur; nous avons au cours de la dernière guerre chargé notre budget fédéral d'une dette actuelle et potentielle de plus de deux milliards. Il n'est pas jusqu'à notre chère province de Québec qui n'ait jugé à propos d'obérer, pour les beaux yeux de la métropole, son modeste budget et d'offrir gracieusement au peuple anglais quelques milliers de meules de notre bon fromage.

Tout cela n'a servi de rien. L'embargo subsiste. Pourquoi? Pour la très simple raison que cela fait l'affaire d'un certain nombre d'éleveurs britanniques et que les réclamations des consommateurs anglais qui veulent de la viande fraiche ne viennent point efficacement contre-balancer leur influence. Et le vieux stigmate qui déprécie nos bestiaux au regard des étrangers continue de peser sur eux. (Au fond, les gouvernants d'aujourd'hui ne s'occupent probablement pas beaucoup de cela: ils ont tant d'autres chats à fouetter! et l'un des orateurs d'hier a fait observer que la question parait très mal connue en Angleterre; mais, à défaut d'intervention directe, énergique, les décisions d'autrefois subsistent. Elles continuent de produire les effets dont se plaignent amèrement nos exportateurs, anglais comme français).

* * *

La menace d'une guerre de tarif avec les Etats-Unis, qui s'est récemment concrétisée dans le projet de loi Fordney, a stimulé l'énergie combative des exportateurs canadiens et de ceux qui s'intéressent à leur sort. Nous risquons, disent-ils, de nous voir fermer le marché américain; l'embargo nous interdit le marché anglais et l'accusation, peut-être justifiée jadis, mais depuis longtemps fausse, qui sert de prétexte à cet embargo, nous crée des embarras ailleurs. De là, les démarches du gouvernement fédéral et du gouvernement ontarien, auxquelles M. Caron a voulu rendre hommage, de là la déclaration adoptée hier, à l'unanimité, par notre Assemblée législative. Que le contraste entre l'attitude *égoiste* des autorités britanniques et les sacrifices consentis depuis vingt ans par les colonies injecte dans ce débat d'ordre surtout matériel une certaine dose d'animosité, cela est inévitable. Les colonies ne donneront point indéfiniment sans s'attendre à des retours proportionnés: c'est la rançon de l'impérialisme et il y a là le principe de plus d'une autre querelle.

Mais passons. Nous ne prétendons point que le Canada n'emportera pas cette fois le morceau et que les efforts combinés du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux ne finiront point par faire sauter l'embargo. Mais l'expérience du dernier quart de siècle doit montrer aux plus *gobeurs* que si l'embargo disparait enfin, ce ne sera pas pour les beaux yeux de nos exportateurs.

L'espoir des Canadiens—même des plus loyalistes éleveurs de l'Ontario ou de l'Ouest — qui veulent vendre en Grande-Bretagne des animaux vivants ne peut se fonder que sur le jeu d'une double intérêt britannique: l'intérêt que les consommateurs ont à avoir de la viande fraiche à bon marché et donc à grossir le nombre de leurs fournisseurs; l'intérêt que les gouvernants eux-mêmes ont à ne point heurter trop vivement le sentiment canadien à l'heure même où, d'après Lloyd George, on se propose de nous jeter sur les épaules une nouvelle portion du fardeau de la défense impériale.

Voilà les facteurs qui militeront en faveur du retrait de l'embargo; ils se heurteront naturellement à la puissance qui, depuis plus de vingt ans, a fait échouer toutes les démarches canadiennes.

* * *

La morale de tout ceci, *la leçon de l'embargo*, c'est qu'en matière de commerce — et ne faudrait-il pas ajouter: comme en tout le reste? — le gouvernement anglais s'occupe d'abord des intérêts de ses nationaux, ou du groupe de ces nationaux, dont l'influence politique est pour le moment la plus puissante.

Nos exportateurs doivent commencer à s'en convaincre.

Omer HEROUX.

—Le *Devoir.*

UN LIVRE QUI FAIT PENSER

La colonisation est peut-être le plus important de tous les problèmes nationaux et — chose étrange — la plupart des patriotes en ignorent les données. Pourquoi cela? Parce que, s'il existe un certain nombre de brochures traitant quelques point controversés, il n'y a pas de livres où l'on puisse se renseigner sur l'ensemble de la question. Vraie hier encore, cette assertion ne l'est plus aujourd'hui, car l'A. C. J. C. vient de publier sur ce passionnant sujet un ouvrage aussi complet, aussi documenté qu'on le peut désirer. Description des régions à coloniser, discussions de spécialistes sur les méthodes en usage, objections soulevées et répliques du ministre de la colonisation, du sous-ministre, des missionnaires et agents colonisateurs, témoignages des colons, opinions des ontariens, des manitobains, des franco-américains, etc., tout s'y trouve, jusqu'au tableau classifié des réclamations les plus urgentes. Doit-on concentrer tous les efforts sur la province de Québec? Vaut-il mieux fortifier les groupes français des autres provinces? Quelle est là-dessus votre opinion? Les arguments dans le volume donnent beaucoup à penser. L'ouvrage a pour titre: **Le problème de la colonisation au Canada français** et forme un in-octavo de 300 pages, qui se vend, $1.60 franco, au Secrétariat général de l'A. C. J. C., 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

me. La mode ne veut plus des plumes d'autruche.

La mode a tort — et nous l'allons démontrer.

La plume d'autruche, en effet, est le seul ornement naturel qui s'obtienne sans tuer la bête et sans la faire souffrir.

Pour avoir des paradis et des aigrettes, il faut abattre les oiseaux qui portent ces merveilleux ornements; et on en a tant abattu qu'il n'en reste plus guère, et que ces plumages ont atteint des prix fantastiques.

Pour avoir des plumes d'autruche, il suffit de les ramasser à l'époque de la mue, ou de les couper. C'est le procédé qu'on emploie dans les grandes fermes d'autruches du sud de l'Afrique. On coupe la plume, au lieu de l'arracher, comme on le faisait autrefois; et ce procédé réussit à merveille, car les culots des plumes coupées tombent tout naturellement par le seul effet de la pousse suivante. Ainsi l'autruche ne souffre pas.

Les dames anglaises ont généralement l'âme sensible. C'est même de leur pays, et sous l'impulsion de la reine elle-même, que partit, il y a quelques années, le mouvement de protestation contre les massacres d'oiseaux imposés par la mode féminine. Vont-elles maintenant donner le mauvais exemple?

Jeûne de quarante jours

La doctoresse polonaise Lipinska, dont le livre "les Femmes médecins", a obtenu le premier prix de l'Académie de médecine de Paris, et qui est actuellement à Londres, a terminé, le 22 janvier, un jeûne volontaire de quarante jours. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que, pendant les trente premiers jours de son jeûne, Mme Lipinska n'a pris non seulement aucun aliment solide, mais encore n'absorba aucun liquide.

On déclare que c'est la première fois qu'un être humain se passe d'eau pendant une aussi longue période et réussit à survivre.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 21 FEVRIER

"Steers"—	
Excellent	$7.75—$8.75
Bons	$6.50—$7.50
Ordinaires	$5.50—$6.25
Moyens	$4.50—$5.00
Feeders"—	
De choix	$6.25—$6.50
Bons	$5.00—$6.00
"Stockers", "Steers"—	
De choix	$5.50—$6.00
Bons	$4.50—$5.25
"Oxen"—	
Bons	$5.50—$6.00
Moyens	$4.00—$5.60
Ordinaires	$2.75—$3.75
"Bulls"—	
Bons	$4.50—$5.00
Ordinaires	$3.50—$4.00
Taures: De boucherie.—	
Excellents	$7.00—$7.50
Bons	$5.00—$6.50
Veaux.—	
De choix	$9.00—$10.00
Bons	$5.00—$8.00
Ordinaires	$5.00—$6.00
Cochons.—	
Choix	$13.25—$13.25
Lourds	$10.25—$10.25
Truies	$7.00—$7.00
"Stags"	$5.75—$6.50
Vaches de boucherie.—	
De choix	$5.00—$6.00
Bonnes	$4.25—$4.75
Pour conserves	$2.50—$3.50
Moutons.—	
Bons moutons	$6.00—$7.50
Ordinaires	$4.00—$5.06
Agneaux	$9.00—$11.00
Ordinaires	$6.50—$8.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .50
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .58—$ .60
De ferme. Aux cultivateurs	$ .30—$ .32
Farine.—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.57½
2 sacs de 49 livres	$5.62½
4 sacs de 24 livres	$5.67½
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$5.57½
2 sacs de 49 livres	$5.62½
4 sacs de 24 livres	$5.67½
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$5.57½
2 sacs de 49 livres	$5.62½
4 sacs de 24 livres	$5.67½
Maple Leaf—King's Quality—	
Sac de 98 livres	$5.57½
2 sacs de 49 livres	$5.62½
4 sacs de 24 livres	$5.67½
Légumes	
Patates. Le minot	$1.25 à $2.00
Choux. Le cent	$3.00
Betteraves. Le cent	$2.50
Navets. Le cent	$2.00
Carottes. Le cent	$2.50
Oignons séchés. Le cent	$2.00
Alimentation	
Son. La tonne	$38.00
Gru. La tonne	$40.00
Volailles.—	
(Aux expéditeurs de campagne)	
Poulets. Préparés	$ .20—$ .25
Poulets. Préparés	$ .20—$ .24
Canard. Préparés	$ .31
Oies. Préparées	$ .31
Dindes. Préparées	$ .43
Gruau.—	
Le sac de 80 livres	$2.35—$2.70
Foin—	
No 1 Timothy	$25.00
No 2 Timothy	$26.00
No 1 Red Top	$17.00
No 2 Red Top	$15.00

La leçon de l'embargo

Un débat comme celui d'hier nous rajeunit. Voici vingt ans, pour ma part, que je connais le discours de M. Caron. En ces temps lointains, il ne tombait point des lèvres du même orateur, — le ministre de l'Agriculture n'était pas encore, je crois, député — et il ne s'adressait pas aux mêmes auditeurs; mais, pour le fond, c'était bien la même chose. Tout y était: la preuve que l'interdiction qui frappe l'entrée en Angleterre de nos animaux vivants, n'est pas justifiée par le prétexte qu'on invoque; qu'au lieu d'être un moyen de protéger la santé publique, paraître offenser les théories libre-échangistes — les grands en deux bouts de phrase: Si, pour protéger vos éleveurs, vous entendez continuer d'exclure notre bétail, ayez donc le courage d'appeler les choses par leur nom et n'infligez pas à nos animaux une note qui les discrédite auprès des acheteurs étrangers. On y trouvait même déjà la note sentimentale. Seulement, l'orateur, qui ne croyait guère à la générosité britannique

Un joli mot

C'est à la dernière réception de l'Elysée qu'il a été dit. Il vaut les meilleurs des temps où l'esprit de courtoisie courait les salons.

Devant une porte se rencontrent M. Louis Barthou et le maréchal Foch. Chacun donnait le bras à une dame. Chacun d'eux s'efface pour laisser passer l'autre; chacun insiste pour céder le pas.

— Vous êtes mon supérieur hiérarchique, monsieur le ministre, dit le maréchal Foch.

— C'est vrai, monsieur le maréchal, répondit M. Barthou, vous me devez l'obéissance mais je vous dois le respect.

La dame que conduisait le maréchal ne put put retenir un petit cri d'admiration: "Le joli mot!" dit-elle.

Il était digne des deux académiciens qui faisaient assaut de politesse.

Les plumes d'autruche

Il parait que le grand marché des plumes d'autruche, qui se tient à Londres, est, cette année, dans un complet maras-

LE MONDE CATHOLIQUE

En avant.

Une chose manque encore à la nouvelle [illegible]. C'est qu'on est obligé de suivre le programme officiel de l'Etat dans les écoles catholiques. Pour le [illegible], il n'y aura que l'interprétation catholique donnée à l'enseignement [illegible] professeurs, religieux ou [illegible].

C'est [illegible] que les catholiques [illegible] que les droits [illegible] supérieurs à ceux de l'Etat dans l'enseignement vont maintenant se mettre à l'"oeuvre" pour [illegible] chose. [illegible] de [illegible] temps [illegible] qu'ils entendront [illegible].

SUISSE.

Réceptions du nouveau nonce.—Le nouveau nonce de la Suisse, Mgr. Maglione, vient de présenter ses lettres de créance au gouvernement fédéral. Il a été reçu en grand apparat, dans le salon présidentiel du Conseil national, lequel avait été orné de fleurs magnifiques. Il a exprimé délicatement les voeux du Saint-Père pour la Suisse. Le président de la Confédération, M. Motta, a répondu on ne peut mieux. Il a rappelé que la Suisse avait noué des rapports particuliers avec le Vatican, au cours de la dernière guerre; et il s'est plu à voir dans le rétablissement de la nonciature un gage de paix confessionnelle. M. Motta a repris la parole, le soir, au casino de Berne, devant Mgr Maglione, et il a magnifié le rôle de la Papauté dans le monde. Il a ajouté ces paroles remarquables: "Les membres du Conseil fédéral, sans distinction de confession, ont collaboré à la décision de renouer avec Rome pour deux raisons. D'abord les catholiques suisses ont droit de posséder une représentation diplomatique du Pape. Ensuite l'Eglise catholique est prête, de son côté, à déployer tous ses efforts pour la prospérité de notre pays." La déclaration de M. Motta, que les agences de dépêches ont tue à l'unanimité, a produit une grande impression en Suisse, et elle a valu au Conseil fédéral la gratitude de tous les catholiques.

A noter que Mgr Maglione est le premier nonce qui résidera dans la capitale même de la Confédération. Ses prédécesseurs demeurèrent à Lucerne. Le représentant de Benoit XV devient ipso facto le doyen du corps diplomatique accrédité auprès de la Confédération.

Consultation électorale—En voici une qui mérite de ne pas passer inaperçue. Elle vient d'avoir lieu dans le canton de Schwitz, et il s'agissait de savoir si les habitants ratifieraient ou rejetteraient un arrêté législatif qui supprimait trois fêtes religieuses reconnues par la loi, à savoir le lendemain de Noël et les lundis de Pâques et de la Pentecôte. L'arrêté a été cassé par 4,449 électeurs contre 2,000. Et voilà un vote qui fait honneur au sens catholique du bon peuple de Schwitz.

Ce que les agences ont "oublié"—Les agences de dépêches, qui sont la chose des judéo-maçons et truquent les nouvelles de la façon que l'on sait, ont rapporté par le menu les moindres insignifiances de l'assemblée de la Ligue des Nations à Genève. Elles ont oublié de dire que la veille de la première séance une cérémonie préparatoire a eu lieu dans l'église Notre-Dame, dans cette ville.

Mgr. Besson, évêque de Lausanne et Genève, a officié pontificalement et, à l'Evangile, il a prononcé un discours où il a su réunir les principes de la théologie et les vues de l'histoire.

A l'office de Notre-Dame assistaient M. Motta, président de la Confédération Helvétique, M. le consul de France et les consuls de la plupart des pays catholiques, M. Paderewski, les ambassadeurs de la Pologne de l'Espagne, d'Italie et de Belgique, les secrétaires des délégués et sir Eric Drummond, secrétaire général de la Ligue des Nations. Sir Drummond est un catholique.

Actions de grâces.

La nouvelle loi a été le signal d'une grande joie en Hollande. L'Archevêque d'Utrecht, métropolitain du pays, et ses quatre suffragants, ont ordonné des prières publiques: messe solennelle d'actions de grâces avec Te Deum. En plus on a organisé des réunions, on a fêté les combattants de la grande cause de l'enseignement catholique. L'épiscopat a montré la reconnaissance de la Néerlande catholique envers le défenseur principal de cet enseignement, la baron Van Wynberger, en lui faisant conférer la décoration de commandeur de Saint-Grégoire le Grand.

La Fanfare La Vérendrye

La dernière partie de cartes de la Fanfare LaVérendrye, a très bien réussi, comme aussi le joli programme musical exécuté. Les gagnants furent les suivants: Mme Arthur Vermander et M. Rousseau remportèrent les prix de cartes; Mme Hébert et M. Proteau gagnèrent les prix de consolation. Le prix de la rafle fut gagné par M. Proteau.

La Fanfare LaVérendrye donnera la partie de cartes à l'ouverture de la tombola au profit des orgues de la cathédrale Saint-Boniface.

"L'Aide aux Oeuvres Catholiques"

C'est une brochure bien opportune que le R. P. Dugré, S. J., vient de publier à l'*Oeuvre des Tracts*. La crise économique dont nous souffrons est ressentie particulièrement par les oeuvres catholiques dont les dépenses ont fortement augmenté, alors que les recettes, faites surtout d'aumônes, diminuaient. La plupart ne se rendent pas compte de cette situation. Il est bon qu'une plume autorisée la leur fasse connaître. C'est la tâche qu'a entreprise le Père Dugré et il y a parfaitement réussi. Aucune brochure ne pourrait être plus utile tant aux oeuvres qui ont besoin d'aide qu'aux catholiques peu renseignés sur leurs besoins.

La brochure ne se vend que 5 sous, 6 sous franco; $4.00 le cent; $35 le mille, port en plus. A l'*Oeuvre des Tracts*, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

Graisseur dames

A Emile N...,
graisseur à Ivry.

Il y a des gens qui voudraient connaître un saint.

Moi, j'en connais un!

Oh! ce n'est pas un saint de la rue Saint-Sulpice!.. pas même un de ces faux primitifs dont, chaque année, commence à nous affliger le pavillon de Marsan.

Il n'a ni peau anémiée, ni yeux blanc, ni manteau violent; il ne brandit pas une fleur de lis au bout d'un manche à balai.

Il n'est même pas chauve, comme on s'obstine — je n'ai jamais su pourquoi — à représenter saint Joseph.

Non... il n'a rien de tout cela... rien du saint moderne classique.

Pourtant, c'est un saint tout de même.

* * *

Il porte de large culottes achetées à la Samaritaine... pauvre Samaritaine!... Ses reins sont ceints d'une longue ceinture rouge... celle-là achetée au Bazar de l'Hôtel de Ville.

Ses chaussures sont épaisses et anciennes... 46 fr. 25. Et ses cheveux, en brosse.

Comme profession, il est simplement graisseur dans une usine de boîtes à conserves.

Chaque jour, il se lève à 6 heures, entend la messe à 6 h. ½ dans sa paroisse, une pauvre église de faubourg, ancienne usine elle-même, et il y communie avec une foi d'enfant.

Puis, ayant fait sa provision de bien et d'amour... certain d'aimer et d'être infiniment aimé, *ce qui, pour lui, est l'unique chose*, il déjeune sur le pouce et s'en va à l'usine.

Là, il graisse...

* * *

Il graisse d'abord sa Majesté, la maîtresse de maison... je veux dire la machine principale, puis les machines-outils, puis les outils.

Quand il a fini, il recommence.

Il n'y a que lui qu'il ne graisse pas, et pourtant il est maigre comme un cent de clous.

Il aime beaucoup son métier.

Parfois, il rencontre son patron, et il lui dit: "Je suis bien plus heureux que vous!... J'ai ici-bas beaucoup moins de tracas dans la tête, et je ferai là haut plus facilement mon salut..."

Il aurait pu monter en grade dans l'usine, gagner davantage. Il a toujours refusé; sa graisse lui suffit.

Il a une manière à lui de la battre, de la faire blondir, de la rendre aérienne.

Quand une machine crie, et elle crie parce qu'elle souffre, il court l'adoucir et la calmer:

— Patience, ma bonne grosse!.. tu iras bientôt mieux... je vais t'en mettre une bonne provision.

Et, amoureusement avec sa palette, il lubrifie les arbres d'acier et les tiges... Partout où il y a un frottement il glisse une goutte d'huile et, avec une plume, il étend sa providence jusqu'aux tout petits.. petits engrenages.

Une machine graissée par mon saint est une machine bénie qui semble devoir durer toujours... toujours.

* * *

Mais il ne graisse pas seulement les machines, il graisse aussi, et surtout, les âmes.

D'abord, par son exemple: il est toujours content.

—Tu gâtes le métier!... lui crient certains ouvriers.

— Mais toi, si tu étais patron, n'aimerais-tu pas que ces machines qui coûtent si cher, et qui sont la condition de ton travail, fussent bien graissées?

— Tu devrais, au moins, demander de l'augmentation!

— Demandes-en, toi... tu as femme et enfants... J'appuierai ta demande si elle est juste. Moi, je suis seul, et ce que je gagne me suffit.

Il assiste tranquillement à des palabres d'une bolchevisme intense; puis, d'un mot de bon sens, clair comme un rayon, il remet bien des choses en place:

— Croyez-moi, mes amis, *il faut toujours une tête*. Vous connaissez l'ancienne, êtes-vous si sûrs que l'autre sera meilleure?

Chacun de ses actes, chacune de ses paroles est une baume et une détente...

Il est l'huile, jamais le vinaigre.

* * *

L'autre soir, le chômage excitait toutes les têtes.

Il expliqua que ce chômage, exploité par des journaux qui en vivent, avait des causes indépendantes de tout le monde et que, faire du désordre dans la rue, ne faciliterait nullement la reprise des affaires.

Ces derniers jours, il apprend qu'on prépare "un coup". Quelques fortes têtes doivent voler tous les lapins du contremaître, et même la caisse, si c'est possible. Plusieurs jeunes gens se sont laissé entraîner. Il les prend en particulier... il les fait dîner avec lui et, au nom de leur éducation et de leurs familles, il les ramène et leur donne l'horreur de ce qu'ils allaient commettre.

* * *

Quand ses huit heures sont finies, le graisseur monte voir les camarades malades, leur rend les services qu'il peut, humblement, simplement faisant les commissions comme une petite Oblate.

Et si la mort approche, il devient l'agent de liaison entre le prêtre et le moribond; il a des trouvailles de coeur pour faciliter les sacrements et remonter les courages abattus.

Il n'aime pas seulement pour amener à recevoir les sacrements.

Il aime, même si on ne les reçoit pas, et il prie particulièrement pour ceux-là.

"Il aime"... tout court.

Il est le bon parfum de cette bonté immense qui s'appelle le Christ.

* * *

Parfois, on le remercie... Tout arrive!

Alors, il répond:

— Mais je ne fais rien d'extraordinaire!... Le bon Dieu a voulu que je sois graisseur, alors je graisse pour que tout aille bien autour de moi.

— Vous devez même souffrir devant un mal auquel vous ne pouvez rien?...

— *On peut toujours quelque chose!...*

Et quand on l'envie:

—Mais il ne dépend que de vous d'être heureux comme moi. Allez le prier, Lui!... Il fut le premier ouvrier... Il est *doux et humble de coeur*... Il a dit ces paroles de si profond amour: *Venez à moi, vous tous qui pleurez... vous tous qui peinez, et je vous consolerai...* Et, vous le constaterez vous-mêmes: jamais on ne sort d'une église sans être réconforté. Alors moi, j'y vais tous les jours.

* * *

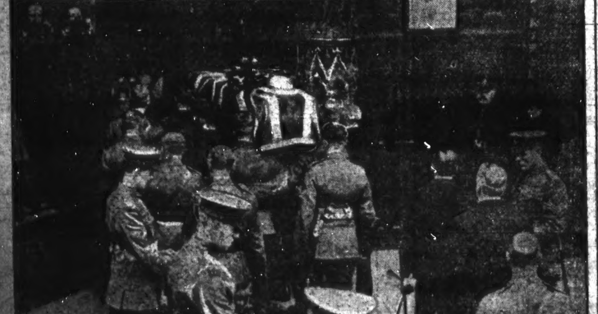
Aussi, je vous le répète: Si les graisseurs d'usine n'ont pas de patron, je crois que Dieu leur en prépare un!... oh! "en douce" naturellement... comme on dit à l'atelier, mais c'est la profession qui veut cela...

Pierre l'Ermite.

HONNEUR A L'HEROISME INCONNU



Arrivée du soldat inconnu à Douvres, le 11 novembre dernier, le jour anniversaire de l'Armistice. Transporté à bord du "Verdun", le corps fut officiellement escorté par des soldats et des marins.



Le cercueil contenant le cadavre du "héros inconnu" faisant son entrée dans la cathédrale de Westminster, porté sur les épaules de six robustes soldats.

(Gracieuseté du Pacifique Canadien)

En Province

LABROQUERIE

Mariages

Le 11 janvier, M. Louis-Joseph Granger, de notre paroisse, unissait sa destinée à celle de Mlle Marie-Anne Lorain, de Lorette. Nos meilleurs souhaits de bonheur aux jeunes époux.

Le 2 février, M. Edouard Boily à Mlle Marie-Anne Faucher, de Saint-Boniface. Santé et prospérité au jeune ménage.

Après un séjour de trois mois dans la province de Québec, M. Trefflé Kéroack nous est arrivé, enchanté de son voyage. Enchanté il peut l'être, puisqu'il est revenu accompagné d'une charmante jeune femme. Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvelle paroissienne.

* * *

Naissances

Le 30 janvier. — A M. et Mme Ulysse Deschênes, une fille, qui a reçu au baptême les noms de Marie-Lucienne. Parrain et marraine: M. et Mme Aaristide Rocan, grands'parents de l'enfant.

Le 14 février. — A M. et Mme Louis Tétreault, une fille, qui a reçu au baptême les noms de Marie-Albertine-Gertrude. Parrain et marraine: M. et Mme Alex. Carrière.

* * *

MM. Alcide et Lucien Martin, de Joliette, P. Q., étaient ces jours derniers en promenade chez leur soeur, Mme Joseph Granger.

* * *

Mme Durand, de Lorette était la semaine dernière en promenade chez sa fille, Mme Alexandre Carrière.

* * *

Mme Lorain, de Lorette, est en promenade pour quelques jours chez sa fille, Mme Louis-Joseph Granger.

* * *

Mlle Vallée a été sérieusement indisposée d'une attaque de grippe. Espérons qu'elle se rétablira bientôt.

Un abonné.

* * *

La famille de M. Joseph Lambert, une des plus anciennes de La Broquerie, a été douloureusement éprouvée par la mort accidentelle de leur fils Alix, qui l'enleva subitement à l'affection des siens, lundi le 7 février.

M. Alix Lambert travaillait à la Rivière la Pluie depuis une couple d'années, aux usines du C. N. R. Il partit tout joyeux pour son travail, vers les 8 heures, et vers 10 h. 30, alors qu'il était occupé à manoeuvrer une machine qui amenait les chars pour l'approvisionnement du charbon, ses habits furent pris dans des rouages qui l'entraînèrent.

Ses compagnons qui travaillaient avec lui s'aperçurent que quelque accident pouvait être survenu, car tout à coup la machine s'arrêta. On savait qu'Alix Lambert était seul sur sa machine et on accourut, mais quand on arriva il était déjà mort.

M. Lambert n'a pas dû souffrir et sa mort si soudaine s'est vite répandue dans la ville, où il était bien connu. Tous ceux quiont eu des relations avec M. Alix Lambert savent combien il était aimé de tous.

Pour le pleurer il reste son épouse (née Marie Duhamel) et une fille de six ans. Alix avait 30 ans et laisse sa famille qui demeure à La Broquerie, M. et Mme Joseph Lambert.

Les funérailles ont eu lieu en cette paroisse le jeudi 10 février. De nombreux parents et amis avaient voulu accompagner Alix jusqu'à sa dernière demeure et témoigner, ce faisant, toute la sympathie à sa famille si cruellement éprouvée. Outre les nombreux assistants nous avons remarqué parmi les parents qui purent de loin se rendre pour la cérémonie funèbre: M. et Mme Jos. Pierson, Mme Joseph Charretiér, M. et Mme Cyrus McNulty, de la Rivière la Pluie, M. et Mme Charles Lambert, du même endroit; Mme Sondal, de Giroux; M. Alphonse Houde, Ste-Anne; M. et Mme Gaspard Pelland, Sainte-Anne; M. et Mme J. Bonin, Sainte-Anne; Mme Alfred Dufresne, Sainte-Anne; M. Eugène Duhamel, de Saint-Boniface.

Un parent.

EAST KILDONAN

Jeudi dernier, le 24 février, une grande partie de cartes a été donnée par les enfants de l'école catholique de Saint-Alphonse, sous la présidence de leur vénérable pasteur, le R. P. James McCandlish, supérieur.

L'assistance était des plus nombreuses. Cette soirée a été parfaitement réussie sous tous rapports.

Les objets qui ont été râflés, en y ajoutant le revenu des entrées ont rapporté la belle somme de $85. Allez dire maintenant que les paroissiens de St-Alphonse sont bons à rien; ils sont bons en tout cas à donner de l'argent pour le soutien de leur école catholique, là où les enfants peuvent facilement s'instruire sur leurs devoirs de bons chrétiens.

Le 1er prix pour les dames, un marinadier monté en argent d'une valeur de $5, donné par C.-E. Traviss, fut gagné par Mlle J.-L. Colton, et le 1er prix pour les hommes, un rasoir Gillette d'une valeur de $6, donné par H. Desroches, a été gagné par M. C. Gilraine. Prix de consolation, deux boîtes de chocolats furent gagnées, l'un par Mme C. Smith et l'autre par M. J. King. Le prix d'entrée, un couteau au beurre, en argent, fut gagné par M. F. Chabot. Le prix de râfle, un beau tapis de table tricoté, d'une valeur de $5, donné par Mme Mary Bos, fut gagné par Mlle B. Howell.

A la fin de la soirée, le R. P. James McCandlish remercia toutes les personnes venues en aussi grand nombre pour les encourager, et il leur dit qu'ils seront toujours les bienvenus à chacune de leur visite. Il remercia aussi les donateurs des beaux prix et félicita les gagnants. Tous se retirèrent enchantés de leur belle soirée.

Qu'on se le dise et qu'on y vienne en foule jeudi prochain, le 3 mars. La partie de cartes sera donnée, ce soir-là, par le Club Chelsea. De beaux prix seront offerts aux heureux gagnants. Prenez le char East Kildonan; il vous conduira directement à l'avenue Munroe, à quelques minutes de marche de l'école Saint-Alphonse.

LA SALLE

A La Salle, dimanche soir, le 6 mars, aura lieu une partie de cartes au profit de l'église. Il y aura aussi musique, chant et déclamations.

* * *

C'est avec regret que nous voyons partir de La Salle la famille de M. Arthur Rochon, pour aller prendre possession d'un magasin à Dumain. Quoiqu'il ne sera pas loin de nous, nous le manquerons parfois. Nous souhaitons tous à M. Rochon bon succès.

* * *

M. L. Campeau, de Saint-Norbert, était de passage ici la semaine dernière.

* * *

Mme St-Cyr est depuis quelques jours en promenade chez sa soeur, Mme Thomas Comeau.

* * *

Mlle Corinne Lapointe nous est revenue de Transcona.

* * *

M. et Mme Ephrem Rochon sont en visite à Winnipeg et à Saint-Boniface pour quelques jours.

* * *

Mme T. Baillargeon est revenue cette semaine d'une promenade à Winnipeg.

* * *

Mlle Lucielle était en promenade au village, chez sa grand'mère, Mme Rochon.

Trognon.

LORETTE

Naissance. — Le 16 courant, à M. et Mme Henri Zastre, un garçon, qui a reçu au baptême les noms de Joseph-Gérard-Henri-Arthur. Parrain, M. Arthur Goulet; marraine, Mlle Juliette Lagimodière.

Portraits feminins

DELPHINE DE GIRARDIN

"Si tu veux qu'on te prenne au sérieux, donnes-en l'exemple; étudie la langue à fond, n'aie dans ta mise aucune des excentricités des bas-bleus, ressemble aux autres, ne te distingue que par ton esprit. En un mot, sois femme par la robe, homme par la grammaire."

L'enfant à qui s'adressaient ces sages avis s'y conforma si exactement que son nom est demeuré le symbole de la grâce, du charme féminin et, ce qui ne gâte rien de la plus fine culture. Enchanteresse jusqu'à la fascination, nature riche, coeur d'or, âme qui connut toutes les résonnances, Delphine Gay régna sans rivale sur cette époque ardente où Paris se passionnait pour les luttes intellectuelles des grands génies du siècle; où Châteaubriand vieillissant, Lamartine en plein vol d'aigle applaudissaient à l'aurore qui se levait sur Musset et Hugo.

Delphine Gay naquit le 26 janvier 1804, à Aix-la-Chapelle, où son père, trésorier payeur général en disgrâce et établi comme banquier en cette ville, tenait maison ouverte. Dans ce milieu quelque peu cosmopolite, où jamais bannir, dans ce salon d'exil où brillait la mère de Delphine Gay, l'éclosion de la jeune fille fut rapide. A 18 ans, l'Académie française lui décernait une mention spéciale pour son premier poème; à 22 ans, elle était, au cours d'un voyage en Italie, portée en triomphe au Capitole et demandée en mariage par un riche Romain qu'elle refusa pour ne point perdre sa qualité de Française.

C'est l'époque où, heureuse de ses triomphes, mais non enivrée, elle composa l'élégie sur le "Bonheur d'être belle"; l'époque où devant les cascades du Velino, à Terni, elle rencontra Lamartine. Ceci se passait en 1826. Delphine entrait à peine dans la vie, et, le monde se liguait pour lui tresser des couronnes de lauriers et de roses. Sa réputation de beauté emplissait tous les salons. Suivant l'expression de Lamartine, elle fut accueillie à son apparition comme l'Aurore du Guide. "Mlle Gay dépassait en charme et en talents tout ce qu'on pouvait rêver, sa mise était décente, son attitude discrète, sa vie d'une pureté impeccable; elle résumait les séductions de son siècle et elle s'était nommée, sans contradicteurs, la "Muse de la Patrie".

Le 20 février 1830, Delphine assiste à la première représentation "d'Hernani". Un public de poètes et d'artistes est là qui se lève d'enthousiasme et applaudit lorsqu'elle apparaît dans sa loge telle que la peignit Hersent; en robe blanche, une écharpe de gaze bleue jetée sur ses épaules, le front inspiré, les yeux étincelants, ses magnifiques cheveux blonds noués par le sommet de la tête.

C'était à qui se ferait présenter à la jeune Muse; Mme Réamier, elle-même, sans jalousie aucune, la prit en affection et l'atira à l'Abbaye-aux-Bois, qui en fut tout illuminée. Elle habitait alors un petit entresol de la rue Gaillon, supportant dignement la gêne, ne se doutant certes pas de l'intrigue nouée aux Tiuleries et qui, à son insu, l'avait mise en passe de devenir la Maintenon du comte d'Artois. (1)

Delphine et sa mère recevaient dans le salon de la rue Gaillon tout ce que Paris comptait de célébrités. Et, lorsque la belle jeune fille devint, en juin 1831, la compagne d'Emile de Girardin, le plus habile publiciste du siècle, elle demeura fidèle au petit cénacle de la rue Gaillon, de ce Temple, disait Balzac, dont Lamartine était le dieu.

Les époux s'installèrent à l'hôtel de Choiseul-Gouffier (ancienne Folie-Marboeuf, au 104 de la rue de Chaillot (2). Là, le cercle s'agrandit, la "Presse" venait de naître, c'était à qui y collaborerait.

Et voici Delphine dans son vrai rôle, tout de bonté, de délicatesse, d'indulgence. Emile de Girardin est un homme d'affaires, intelligent, autoritaire, dur quelque fois, les collaborateurs se montrent à l'envi, fantasques, exigeants; ils ont nom Balzac, Lamartine, Dumas père... Mme de Girardin, elle serra toute douceur, de sa main fine, élégante, elle aplanira les difficultés, apaisera les querelles, fera cesser les brouilles.

Elle est à cette époque dans l'éclat de la maturité, sa conversation est éblouissante, son talent consacré, sa beauté accrue. La femme de l'influent journaliste est devenue par surcroît, publiciste de talent, et c'est précisément là qu'elle excellera. Ses chroniques ou "Courrier parisien" données de 1836 à 1848 dans la "Presse" sous le pseudonyme de Vicomte de Launay, sont d'une perfection rare et demeurent le modèle du genre. Elle publia tour à tour des "Essais poétiques", 1824, des contes, des nouvelles, elle aborda le théâtre avec un certain succès, fit représenter "Judith", 1843, "Cléopâtre," 1847; "Lady Tartufe", 1853; "La joie fait peur", 1854; "Le chapeau de l'Horloger", en 1855. On la voit encore collaborer à la "Croix de Berny", en compagnie de Jules Sandeau, Méry, Théophile Gautier, et elle tient victorieusement sa partie dans ce roman par lettres, cette sorte de tournoi littéraire où chacun se charge d'un personnage.

J'ai dit tout à l'heure les soucis que donnaient à Mme de Girardin les démêlés entre son mari et ses amis, les collaborateurs de la "Presse". De guerre lasse, elle confia la direction du feuilleton du journal à Théophile Gautier qui, excédé, menaçait constamment de résigner ses pouvoirs. Balzac surtout lui rendait la situation intenable.

— Si cela continue, plutôt que d'être pris entre l'enclume, "Emile" et le marteau, "Balzac", je vous rendrai mon tablier; j'aime mieux planter des choux ou ratisser vos allées.

Et Delphine de répondre:

— J'ai un jardinier dont je suis très contente; merci, continuez à faire la police du Palais.

Lorsque Mme de Girardin ferma ses beaux yeux à la lumière terrestre ce fut un deuil général. Lamartine lui consacra une page éblouissante, et ses amis ne pouvaient passer devant le petit temple grec de l'hôtel Choiseul-Gouffier sans verser des larmes.

B. TARRIDE.

(1) Plus tard Charles X "Mémoires d'Un Royaliste" de Failloux.

(2) 84 actuel ou, du moins, son emplacement, l'hôtel Choiseul-Gouffier ayant été condamné par l'alignement.

CINQ TONNES DE LAIT EN HUIT MOIS

C'est à peu près ce qu'a produit une vache canadienne à la Ferme Expérimentale de Cap Rouge, P. Q. Durant les premiers deux cent cinquante jours de sa période de lactation, Dorienne, enregistrée sous le numéro 2202, a donné au-delà de cinq tonnes de lait, soit plus de quarante livres ou trente-deux chopines, par jour. Et comme sa production journalière est encore d'environ trente livres il est tout probable qu'elle approchera quatorze mille livres avant d'avoir terminé son année.

Vu la richesse du lait, cette production représentera à peu près six cents livres de beurre ou au-delà de la moitié de la pesanteur de Dorienne. Ceci est à peu près quatre fois plus que la moyenne pour le Canada, de sorte que cette bonne vache canadienne, à part son ouvrage, a fait celui de trois autres.

Pour ceux qui aiment les chiffres, on peut ajouter que quatorze mille livres de lait représentent dix mille deux cent chopines, lesquelles, vendues à huit centins, le prix à Québec, rapporteraient neuf cent seize piastres.

Mais arrêtons là, car le cultivateur passera pour profiteur, ce qu'il est loin d'être. Car des vaches comme Dorienne sont bien rares — elle sera peut-être la championne du monde de sa race, — elles mangent de la nourriture qui a coûté très cher pendant un certain temps, et il faut les soigner et les traire deux fois par jour.

Tout de même, admettons que Dorienne donnerait un profit net d'au-delà de sept cent piastres pour l'année, en vendant tout son lait à huit sous la chopine, disons qu'elle aurait donné un cadeau d'à peu près deux cents piastres à son propriétaire même en faisant du beurre, avec son lait, et souhaitons qu'il y ait plus de Dorienne parmi les vaches du pays.

Gus.-A. Langelier,
Régisseur, Station Expérimentale, Cap Rouge, P.Q.

LA LUTTE CONTRE LE CHOMAGE

De toutes les grandes nations européennes, la France est certainement la moins atteinte par la crise du chômage. Même si l'on s'en rapportait aux statistiques officielles des ouvriers secourus par les caisses de chômage, on serait tenté de dire que la situation est normale. Et plus encore l'étranger qui constate le calme parfait qui règne non seulement à Paris, mais dans les gros centres ouvriers de sa banlieue, doit avoir cette impression que notre pays est privilégié.

La vérité, c'est que nous avons en France, moins de chômeurs que, par exemple, l'Angleterre; c'est aussi que notre classe ouvrière est plus raisonnable; c'est enfin, que la région parisienne n'est pas la plus éprouvée.

La crise de chômage est, en effet, consécutive à la vague de baisse, et l'on sait que celle-ci affecte principalement l'industrie textile dont les centres les plus actifs sont, en France, Lille-Roubaix, Lyon, Saint-Etienne et Mulhouse.

Or, dans la région lilloise, l'industrie de la laine compte 2,000 chômeurs et 34,000 ouvriers travaillant de 2 à 4 jours par semaine; l'industrie de coton est moins touchée: la moitié des filatures fait 40 heures par semaine, le cinquième 36 heures et le reste 48, 32 et 25 heures. Il n'y a que 600 chômeurs complets.

A Mulhouse, cinq importantes filatures ont réduit la semaine de travail à 40 heures, les ouvrières recevant, pour les heures de chômage, 25 p. c. de leur salaire et l'indemnité de vie chère.

A Saint-Etienne, 8,000 ouvriers du ruban sont sans travail.

A Paris, c'est surtout le vêtement, la chaussure et le papier qui souffrent de la mévente.

D'autres industries comme la verrerie se plaignent de la concurrence des pays à change déprécié. Ainsi, deux verreries bordelaises sur quatre ont éteint leurs feux. Les boutiques de Slovaquie arrivant à Bordeaux à 0.25 centimes pièce moins chères que celles fabriquées dans cette ville. Les verreries du Nord sont également dans une situation difficile à cause de la concurrence belge.

En présence de cette situation qui, sans être alarmante, est sérieuse, étant donné le prix élevé de la vie, le gouvernemen s'est ému. Dès avant les vacances, à la suite d'un débat prolongé à la Chambre des Députés, il s'est engagé à relever légèrement certains tarifs de douane. L'augmentation des droits visera surtout à compenser la charge que fait peser sur la métallurgie française de l'Est, le haut prix auquel elle paie le charbon. Il est remarquable que certains députés socialistes eux-mêmes, comme M. Ringnier, se sont prononcés en faveur de tarifs douaniers protecteurs.

Le gouvernement agri d'une façon plus directe contre le chômage en confiant à l'industrie d'importantes commandes d'uniformes pour l'armée. D'autre part, un certain nombre de places fortes ayant été déclassées, les municipalités se sont invitées à presser les travaux de démolition et de terrassement. Enfin, les industriels ont été priés par le Ministre du Travail de réduire les heures de travail pour tout leur personnel plutôt que d'en licencier une partie.

Les syndicats ouvriers approuvent fort cette tactique et signalent que certaines usines ont encore des journées de dix heures.

On pensera peut-être que la France, avec ses régions dévastées à refaire, ne devrait pas avoir un seul chômeur. Et, de fait, des milliers d'ouvriers étrangers sont occupés encore aujourd'hui à Reims, à Arras, à Verdun et sur toute l'étendue de l'ancien front. Mais il faut tenir compte des habitudes et des répugnances de l'ouvrier. Le terrassier et le maçon parisien se refusent à aller dans le Nord et, d'autre part, il y a l'orgueil corporatif qui rive l'ouvrier à son métier. Ainsi les mineurs de Lens n'ont pas voulu collaborer au déblaiement de Lens. Ils ont préféré aller à 20 kilomètres de chez eux travailler dans les mines de Bruay. Le mineur veut la mine, le métallurgiste la forge et le filateur la filature. Et cela rend le problème du chômage très difficile à résoudre, même dans un pays comme la France où le bâtiment, non moins que l'agriculture, manque de bras.

U. PALAIZE.

MGR GROUARD No 27

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(Suite)

Le lendemain avait lieu la distribution des prix du Collège Romain, dans l'Eglise du Jésu. On voulut que j'y allasse et on me plaça au premier rang, à côté des Cardinaux. Je devinai bientôt dans quelle intention on m'accordait un tel bonneur. Un des professeurs monta en chaire, et après quelques paroles d'introduction commença la publication des lauréats en philosophie, théologie, droit canon, etc. Et quelle fut ma joyeuse surprise en entendant nommer un grand nombre d'Oblats qui avaient mérité des prix et des accessits dans toutes les sciences enseignées à l'Université, et en voyant un maître de cérémonies m'amener les principaux d'entre eux pour que je leur attache à la poitrine les croix qu'ils avaient gagnées!

Ayant terminé mon pèlerinage au tombeau de saint Pierre, je quittai Rome pour rentrer en France par la côte d'azur. En passant à Nice je m'arrêtai pour saluer un Oblat, Mgr Balain, qui était évêque de cette ville. Nous étions au commencement de décembre; jugez de mon étonnement, moi qui venais des contrées glaciales du Nord, de voir la nature ornée partout des fleurs les plus brillantes et des fruits les plus délicieux, à cette époque où, dans l'Athabaska-Mackenzie, elle est morte et ensevelie sous un épais linceul de neige. Dans le jardin de l'évêché où Monseigneur me promenait, une véritable forêt d'orangers embaumait l'air du parfum de ses fleurs et se chargeait en même temps d'oranges à tous les degrés de croissance et de maturité. Mgr Balain me fit les honneurs de sa ville épiscopale, admirablement située sur les bords de la Méditerranée et protégée en arrière contre la froidure par les montagnes des Alpes. Je ne pouvais m'empêcher d'être un peu jaloux de la richesse et de la beauté de ce pays et de ce climat privilégié et cependant je n'aurais pas consenti à échanger ma place avec celle de Mgr Balain.

Je continuai mon voyage, côtoyant la principauté de Monaco, sans être tenté de m'arrêter à Monte Carlo, où tant de gens aveuglés par la passion du jeu vont perdre leur fortune et trop souvent leur vie même. Je passai un ou deux jours à Cannes, dans un but intéressé, car beaucoup de nobles familles y habitent et je me croyais obligé de faire appel à leur générosité en faveur de mes missions sauvages. A Hyères j'allai visiter les Soeurs de l'Espérance, qui me forcèrent à rester chez elles pour la fête de l'Immaculée Conception, que je me proposais de passer à Marseilles en compagnie de nos Pères. Ces bonnes Soeurs me prirent par mon côté faible: "Nous aurons, dirent-elles, un salut solennel; beaucoup de personnes de la ville y assisteront, sans compter nos dames pensionnaires. Vous parlerez de vos missions et vous ferez une bonne quête." Comment résister à des raisons si touchantes? L'aumônier me promena dans les environs, où je vis plus encore qu'à Nice les fleurs les plus variées embellir les parterres. Il s'en fait, m'a-t-on dit, un commerce considérable, et on les expédie pour les fêtes de l'hiver, dans toutes les cours de l'Europe. Je prêchai à la bénédiction du Saint-Sacrement, et ce que je n'aurais jamais imaginé, j'eus un auditeur de la plus haute distinction, le R. P. Monsabré lui-même, le célèbre prédicateur de Notre-Dame de Paris! J'eus l'honneur de l'entretenir ensuite dans la sacristie. Le trouvant très aimable et fidèle à mon plan de profiter, en faveur de mes missions, de toutes les occasions favorables, je me hasardai à lui dire: "Mon Révérend Père, vous ne savez pas dans quel isolement nous nous trouvons et comme nous sommes pauvres en livres. Oh! si vous aviez la bonté de me donner un exemplaire de vos conférences, quel plaisir vous me feriez et quel service vous rendriez à mes missionnaires!" — "Volontiers, me répondit-il, je vous écrirai demain un billet que vous présenterez au bureau de librairie dominicaine à Paris et on vous donnera ces volumes que vous désirez."

Je crus devoir le remercier en lui faisant une visite avant de quitter Hyères. L'aumônier me conduisit le lendemain dans la petite maison que le Père Monsabré habitait. Il y préparait les sermons qu'il prêchait chaque dimanche de l'avent dans la cathédrale de Fréjus. Il me donna le billet qu'il m'avait promis et que je gardai précieusement pour le mettre en tête de ses conférences de Notre-Dame, dont je reçus un exemplaire et que je fus heureux d'emporter à la mission de la Nativité, au lac Athabaska. Un si beau et si honorable souvenir ne mérite-t-il pas d'être mentionné? Je passe rapidement sur le reste de mon voyage à Marseille, à Aix, à Notre-Dame de Saunière, où je fis une ordination, à l'Osier, à Lyon, où j'allai visiter les directeurs de la Société de la Propagation de la Foi et les Dames de l'Oeuvre Apostolique, afin de leur exprimer ma reconnaissance pour leurs bienfaits, à Paris également.

Je me rendis au Mans, chez les bonnes Carmélites, qui me firent entrer dans leur monastère. Tant que ma bonne tante, Soeur Anne-Marie, vécut, elles partageaient son affectueux dévouement pour moi, si bien que je me disais avec bonheur l'enfant du Carmel. Les Visitandines m'avaient toujours témoigné beaucoup de charité et je ne pouvais manquer de les visiter. Enfin le Grand Séminaire où j'avais passé de si heureuses années avant de suivre Mgr Grandin. Je parlai aux élèves afin de susciter parmi eux des vocations de missionnaires. Monseigneur l'évêque me reçut très aimablement. C'était alors Mgr Labouré, qui devint ensuite archevêque de Rennes et Cardinal. J'allai visiter mes soeurs à Bessé-sur-Braye et demeurai quelques jours avec elles. De ma bonne mère, je ne pus que visiter la tombe et prier pour le repos de son âme. Ensuite je fis une grande tournée dans les villes et séminaires de l'ouest, prêchant, quêtant, donnant des conférences: Laval, Rennes, Saint-Brieux, Quimper, Vannes, Nantes, Anger.

Je puis me rendre ce témoignage que je ne perdis aucune chance de recueillir quelques ressources pour mes missions, et, grâce à Dieu, je trouvai partout un accueil sympathique. Mais de toutes les rencontres, la plus avantageuse que je fis fut celle de Madame la Baronne de Gargan. Son nom demeure à jamais gravé dans mon coeur et doit rester toujours vivant dans la mémoire des Oblats de l'Athabaska-Mackenzie. A la lecture d'une simple petite feuille que j'avais fait imprimer et où je résumais l'état de nos missions (on m'avait conseillé de lui envoyer cette feuille), elle envoya 5000 francs pour moi à notre procureur à Paris. Quand je rentrai à notre maison le Père Sardou m'annonça ce magnifique présent. "Mais, lui dis-je, ça vaut la peine que j'aille remercier cette bonne dame!" Elle demeurait à Paris; le Père me donna son adresse et je bénis le ciel de m'avoir fait rencontrer cette généreuse baronne. Elle n'a cessé depuis de me donner, chaque année, jusqu'à sa mort, une large part de ses aumônes.

Cependant un secours infiniment plus précieux pour mes missions me vint de notre Congrégation, et le Très Révérend Père Fabre, m'accordant plusieurs Pères et Frères, avait raison de me dire: "Vous allez faire des jaloux quand on apprendra quels bons sujets je vous destine." C'étaient les Pères Breynat, Dupé et Gouy. On m'avait invité à visiter plusieurs de nos maisons, où je fis quelques ordinations. J'eus ainsi le bonheur d'ordonner prêtre le Père Breynat, à notre Scolasticat de Liège. Parmi les Pères qui devaient partir avec moi, quelques-uns étaient destinés à d'autres vicariats, mais j'en eus de très bons pour ma part: les Frères Courteille, Mathys et Michel, dont je ne puis assez louer le dévouement. Tous ces excellents compagnons vinrent se réunir à Paris. Nous allâmes nous recommander au Sacré-Coeur, à Montmartre et à Notre-Dame des Victoires.

Nous prîmes congé de notre Supérieur Général qui, me prenant quelques minutes à part, me dit: "Je vous recommande de veiller spécialement sur le Père Breynat. C'est un homme d'avenir!" Il n'y a pas d'indiscrétion à communiquer cette recommandation au public, maintenant que le Père Breynat a justifié la haute estime que nos supérieurs avaient de lui. Il est en effet évêque et vicaire-apostolique du Mackenzie, mais j'ajoute que c'est bien malgré moi, car j'ai fait tout ce que j'ai pu pour écarter de lui cet honneur et ce fardeau. Et pourquoi, s'il vous plait? Parce que (on ne m'en voudra pas de faire cette confidence, j'espère), parce que je désirais l'avoir pour héritier de ma charge, étant assuré que ses vertus et son habileté rendraient mes missions plus prospères.

Nous eûmes une heureuse traversée. Arrivés à Montréal, j'appris que le Père Lacombe avait organisé une excursion gigantesque pour les évêques et personnages ecclésiastiques du Canada, dans le but de leur faire visiter les contrées du Nord-Ouest et même de la Colombie-Britannique. Il s'était acquis, par ses éminents services, une très grande bienveillance de la compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien, et il obtint des directeurs de cette compagnie deux wagons où les prélats et autres qui désiraient faire cette magnifique promenade trouveraient gratuitement place. Pour ma part, je ne manquai pas de profiter d'une si belle occasion et j'eus l'honneur de voyager avec Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, Mgr Hamel, recteur de l'Université Laval et délégué du Cardinal Taschereau, etc., etc. M. le Juge Routhier, de Québec, fit aussi partie de cette excursion qu'il raconta dans un livre très intéressant.

Le 19 mai, nous arrivions à Saint-Boniface. Nous allons saluer Mgr Taché, qui fut très heureux de recevoir tant d'hôtes distingués et qui, à notre grande joie, voulut se joindre à nous. Il me reste un souvenir très agréable de ce voyage, d'abord parce que, en allant à Prince-Albert, j'ai eu le bonheur de revoir Mgr Pascal, récemment nommé évêque de cette ville. Nous nous étions trouvés ensemble à la mission de la Nativité en 1888, travaillant tous les deux à faire la pêche sous la glace pendant une partie de l'hiver. Nous étions devenus bons amis. Je lui avais confié en 1870 le pénible soin d'accompagner un pauvre Frère qui avait perdu la raison. La divine Providence le conduisait à son insu vers le poste qui lui était destiné. Il arriva à Saint-Boniface à temps pour assister Mgr Faraud dans sa dernière maladie. Mgr Taché admira son zèle et son dévouement et découvrit les belles qualités de son esprit et de son coeur. Or, il y avait alors quelques difficultés à propos du nouveau vicariat apostolique de la Saskatchewan et du sujet à choisir pour en être le chef. Mgr Taché, voyant donc le Père Pascal si bien doué, n'hésita pas; il l'envoya en France, le recommanda à notre Supérieur Général; les difficultés s'aplanirent et le Père fut nommé par le Pape évêque de Prince-Albert.

En arrivant là, il trouva une pauvre maison et une chapelle exigue à peu près semblable à celles que nous bâtissons au début de nos missions dans le nord. Il pensa de suite à bâtir une église et il invita Mgr Taché à venir bénir la première pierre. C'est à cette cérémonie que nous allions tous assister. Jamais on n'avait encore rien vu de pareil à Prince-Albert. Mgr Taché et Mgr Duhamel firent de très beaux discours, encouragèrent les catholiques et Mgr Pascal à persévérer dans leur entreprise. L'église fut bâtie, un palais épiscopal s'éleva bientôt auprès, les catholiques se multiplièrent dans les prairies de la Saskatchewan et le Vicariat Apostolique ne tarda pas à devenir un diocèse florissant.

L'excursion se rendit ensuite à Calgary, de là à Edmonton, puis à Saint-Albert, où Mgr Grandin eut la consolation de revoir Mgr Taché et ses honorables compagnons. J'assistai aux belles cérémonies qui se firent dans la cathédrale, puis ayant fait mes adieux à tous ces vénérables prélats, je me dirigeai vers Athabaska Landing. Durant ce long voyage dont je viens de parler, je fis la connaissance du R. P. Catulle, Rédemptoriste, curé d'une paroisse de Montréal. Il avait lui aussi profité de l'excursion organisée par le Père Lacombe, ainsi que le Père Gendreau, procureur des Oblats à Montréal, qui m'avait acheté les machines à vapeur pour le lac Athabaska. Le bon Père Catulle prenait plaisir à m'interroger sur nos missions et je lui donnais toutes les explications qu'il désirait, lui parlant des difficultés de transport, des projets que j'avais conçus de me procurer de petits bateaux à vapeur afin de nous délivrer des exigences excessives de la Cie de la Baie d'Hudson — car j'avais appris de M. Chipman qu'il ne voulait pas baisser le tarif imposé pour le transport de nos bagages. Le bon Père m'encourageait à mettre ma confiance dans la divine Providence et il racontait comment bien des fois il en avait obtenu des secours presque miraculeux.

Il ne s'en tint pas là, et sachant que je désirais me procurer un bateau pour le Mackenzie, il me dit: "Combien coûterait la chaudière et l'engin de ce bateau?" — Au moins 1200 piastres", lui répondis-je. "Eh! bien, ajouta-t-il, je vous en promets 600 si vos Pères fournissent le reste." Le Père Gendreau, sans trop s'engager, — car il n'avait pas le pouvoir de le faire, — donna au moins des espérances, et le Père Catulle tint sa promesse. A son retour à Montréal il remit 600 piastres au Père Gendreau. Je complétai la somme et le Père m'acheta la chaudière à vapeur et l'engin si désiré. J'avais en retour promis au Père Catulle que je donnerais à mon bateau le nom de Saint-Alphonse, en l'honneur de saint Alphonse de Liguori, fondateur des Rédemptoristes. Je n'avais guère d'autre moyen de lui témoigner ma reconnaissance.

Les Pères et Frères avec qui j'étais parti de France ne m'avaient pas attendu pour se rendre à leurs postes: le Père Breynat à la mission de la Nativité avec le Frère Courteille, le Père Gouy dans le Mackenzie avec le Frère Michel, et le Père Dupé au Petit Lac des Esclaves avec le Frère Mathys. Le Père Husson nous avait bâti un hangar pour déposer les bagages de nos missions à Athabaska Landing. Je l'y trouvai à mon arrivée, ainsi que Louison Fosseneuve, qui s'était engagé à construire un *scow* et à le descendre jusqu'au Fort McMurray, avec les machines d'un moulin à scie dont j'ai déjà parlé. Je n'avais aucune expérience d'engins à vapeur, mais Mgr Pascal m'avait prêté le Frère Lavoie, un Canadien de Longueil, et très habile dans toutes sortes de travaux. J'envoyai ce cher Frère au Louison Fosseneuve et je me dirigeai, avec le Père Husson, vers la mission Saint-Bernard du Petit Lac des Esclaves.

Le Père Desmarais dirigeait cette mission avec le Père Falher pour compagnon. Tous les deux travaillaient avec zèle à défendre les Sauvages et Métis catholiques contre les attaques du Révérend Holmes, ministre anglican qui déployait lui aussi une énergie peu commune pour attirer des prosélytes à son église. Il avait ouvert une école et tâchait d'y élever des enfants, garçons et filles, avec l'aide d'une institutrice anglaise. Le Père Desmarais faisait bien la classe aussi. Un Frère que je ne connaissais pas encore, le Frère Ryan, venu de la Colombie-Britannique, lui prêtait secours dans cette oeuvre, tandis que le Frère Behan s'occupait de travaux matériels. Mais malgré sa bonne volonté, le bon Père ne pouvait lutter à armes égales contre le ministre, parce qu'il lui était impossible de prendre chez lui des enfants et de les garder comme pensionnaires, surtout les petites filles.

(*A suivre*)

Les modes indecentes

(Suite de la page 3).

et elle compte par une longue expérience ce qu'elle peut attendre de vous pour l'oeuvre de régénération. Votre histoire se lie à la sienne; son influence a invariablement marqué le degré d'honneur auquel elle vous invite à monter tant au foyer que dans la société. Tombée dans le plus abject esclavage après le péché du paradis terrestre, la femme ne fut qu'une chose, qu'un instrument de plaisir abandonné au caprice des passions et de la tyrannie de l'homme, tant que le Christ, en la relevant, n'eut pas assuré la domination de l'esprit sur la chair. La Vierge-Mère, associée à la Rédemption, releva la première Eve associée à la perdition du genre humain, et rendit à la femme sa dignité. Aussi l'histoire nous montre-t-elle la femme, relevée dans ses sentiments, s'attachant aux pas de Jésus, à sa personne, à sa doctrine, et prenant dans l'Eglise, dès les premiers temps, une influence si grande sur les moeurs, qu'on a pu écrire avec vérité: "La moitié de l'Europe doit aux femmes son christianisme". Plus sa vertu s'élève, plus aussi la femme se dégage des liens de servitude qui l'ont si longtemps enchaînée, plus s'affirme son influence et plus s'embellit la couronne d'honneur dont on l'entoure dans la famille et dans la société.

Par contre, à chaque période de l'histoire, où l'on voit la chair reprendre sa domination sur l'esprit, correspond une dépréciation de la femme que la ramène au rôle odieux et abject où la tenait le paganisme. Pour défendre son honneur, on a vu l'Eglise sacrifier des royaumes entiers qui allèrent demander à l'hérésie d'abriter les doctrines païennes du divorce et de la polygamie. Le sort de la femme est lié à la morale chrétienne protégée par l'Eglise.

N'allez donc pas, Nos très chères Soeurs, démolir de vos mains le trône d'honneur que l'Eglise vous a péniblement édifié en luttant, au prix de son sang, contre la luxure qui fut le principal obstacle au triomphe de son idéal. Restez attachées à l'Eglise et à sa morale qui vous ont mises à l'honneur. Le jour où l'une et l'autre ne seront plus respectées, des mains impudiques renverseront le piédestal sur lequel une religion de pureté vous a élevées, et arracheront violemment de votre front la couronne d'honneur que la vénération des peuples chrétiens a déposée sur le front des épouses, des mères et des vierges chrétiennes.

Réaction nécessaire.

Autrefois, quand Dieu voulut sauver la France livrée à l'étranger, il fit entendre à une femme, pauvre fille du peuple, des "voix" qui lui firent connaître "la grande pitié qui était au royaume de France", et lui disaient de s'armer et de courir sus à l'envahisseur qui souillait le sol de la patrie.

Femmes chrétiennes du Canada filles du peuple, de ce peuple de nos campagnes qui constitue le réservoir de nos énergies catholiques et de nos plus solides espérances, vous aussi, comme sainte Jeanne d'Arc des "voix" du ciel vous parlent; elles vous demandent de vous armer pour "bouter dehors" l'ennemi qui souille vos foyers. Ces voix sont celles du devoir, de l'honneur; c'est la voix de l'Eglise qui vous a régénérées; c'est la voix des ancêtres qui vous ont donné l'exemple; c'est la voix des familles que vous devez élever dans la vertu; c'est la voix de votre propre intérêt qui vous demande de rester dignes pour être estimées et vénérées, et de garder les vertus chrétiennes qui assurent votre influence sur l'éducation des peuples.

Armez-vous donc de courage "en prenant pour cuirasse la foi et l'amour de Dieu" (Thess. V. 8); armez-vous de la mortification chrétienne; et dépouillant ce vieil esprit de paganisme, avec ses oeuvres scandaleuses qui souillent nos foyers chrétiens, revêtez-vous de l'esprit nouveau qui renouvelle l'homme pour lui rendre la splendeur de l'image de Dieu qu'il porte gravée au fond de son âme: "Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem secundum imaginem ejus qui creavit illum" (Col. II, 9-10).

Nous Nous adressons tout particulièrement aux époux et pères de favoriser de leur influence, de leurs conseils et, au besoin, d'appuyer de leur autorité, une réaction qui s'impose pour l'honneur de leurs femmes et de leur filles, la bonne éducation de leurs enfants, la sécurité de leurs foyers.

Nous exhortons Messieurs les curés, confesseurs, prédicateurs de retraites, d'user discrètement mais avec fermeté, des moyens que la religion met à leur disposition pour régénérer les moeurs qui se corrompent et cultiver dans les âmes les ferments qui font germer les moeurs chrétiennes. Tous les prêtres doivent s'abstenir strictement d'autoriser de leur présence les réunions dans lesquelles les sentiments de pudeur ne sont point respectés; qu'ils n'admettent jamais dans leur demeure des personnes vêtues d'habits immodestes ou inconvenants. Qu'ils maintiennent dans leurs églises le respect dû à la maison de Dieu. Nous souhaitons ardemment voir les confréries et associations pieuses utiliser leur cadres et s'organiser, pour créer des élites de femmes et de jeunes filles qui s'engagent à combattre, par une audace de bon aloi, et par l'exemple d'une tenue irréprochable, l'influence démoralisatrice des modes inconvenantes.

Nous enjoignons à toutes les communautés religieuses d'enseignement le devoir de proscrire sans pitié, de la tenue de leurs élèves, tout ce qui respire la sensualité, la mollesse, l'esprit de luxe; de chasser de leur éducation tout ce qui est de nature à déformer le goût et à enliser dans la médiocrité. Qu'elles s'appliquent, de toute leur âme à façonner des esprits sérieux, des caractères imbibés de l'esprit chrétien, à inculquer le goût de l'ordre, de l'harmonie; qu'elles cultivent surtout la piété forte et solide qui inspire le sentiment du devoir et rend capable de sacrifice.

Ainsi tous d'accord, nous travaillerons à ramener dans les âmes les sentiments de la mortification chrétienne qui est la sauvegarde des moeurs.

Au College

Décidément, la veine vire à la deveine; notre soleil est dans le voisinage, l'indésirable voisinage des Hyades; et, tout comme il eût fait il y a deux mille ans, il pâlit... terriblement. Sans nous enfoncer plus avant dans le labyrinthe mythologique, avouons que notre dernière partie de gouret, il y a une semaine, contre les Ingénieurs, a été à la lettre la contre-partie de la joute précédente qui nous avait donné, avec les mêmes adversaires, l'éclatant résultat final de un à cinq.

Samedi dernier, la déesse Bonne Fortune que nous avions pourtant réussi à nous concilier si solidement au début, nous a derechef, et de la façon la plus incongrue, fait le pied-de-nez, malgré les multiples cargaisons d'encens brûlées à son autel. Ce n'était cependant pas le moment, vraiment pas; nous jouions en effet contre les Médecins la partie qui devait décider de la coupe Campbell.

Aux cris qui accueillirent les joueurs débouchant sur la glace, on pouvait facilement augurer de l'importance de la partie en perspective et de l'ardeur qu'y mettraient les joueurs des deux équipes; en effet, dès que le disque fut au jeu, on attaqua de part et d'autre avec une vigueur et une rapidité magnifiques. Il devint bientôt évident que les "Meds", avec leur poids, leur âge, leur expérience, et leur façon un peu âpre d'y aller, étaient supérieurs à nos jeunes, mais braves joueurs. Aussi, McPhail aidant, parvinrent-ils à loger coup sur coup trois points dans nos filets: offensive supérieurement conduite, qui décontenança un peu nos joueurs, sans toutefois les décourager. Et la preuve, c'est qu'Antonio et Germain, dans une montée tenace et brillante, terminaient la première période en comptant un point contre nos adversaires. Ce sursaut d'énergie laissa la claire impression que la partie était encore sur la glace.

Le repos terminé, au son de notre cri de guerre, nos joueurs rengagèrent vigoureusement la lutte. Le *Fatum* et McPhail nous furent encore contraires; le second, aidé du premier, réussit à faire pénétrer le fatidique disque dans nos buts; et les "Meds" de s'égosiller en clameurs fantastiques; mal leur en prit, car leurs héros, grâce aux petits soins de Germain, vous exécutait une culbute des plus réjouissantes, embrassant, tout comme Mascarille, la surface de la glace, de ses possessions foncières, tandis que ses deux fémurs se dressaient désespérément vers le cieux. Puis le vieil Abbot fit un point, et la seconde période se termina.

Quand on est à un à cinq au début de la troisième période, il ne s'agit plus que de mourir honorablement. C'est ce que comprirent, et firent, nos joueurs. Aussi la lutte reprit-elle de plus belle, et si le gardien de buts ennemi ne s'était pas laissé tomber devant ses filets, et si une autre fois on n'avait pas accroché traitreusement notre Antonio au moment où il allait faire un point, notre résultat n'eut pas été le même.

Nos héros acceptèrent joyeusement cette défaite, car c'est une défaite dont à bien des égards ils ont droit d'être fiers.

H. L.

L'alliance anglo-japonaise et les Etats-Unis

Londres, 25. — Il est impossible que le Japon entraîne la Grande-Bretagne dans une guerre contre les Etats-Unis, a déclaré Lord Grey, parlant, hier soir, au club libéral national. Il est inutile de discuter les affaires anglo-américaines, a ajouté le vicomte, aussi longtemps que la question irlandaise n'aura pas été réglée, car elle est de nature à empêcher la cordialité entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Il regrette dit-il, que les Américaient aient paru tout savoir au sujet du traité anglo-japonais lorsqu'ils ignorent qu'ils ont un règlement d'arbitrage avec la Grande-Bretagne.

Ce règlement entre les deux nations pourvoit à ce qu'il y ait un an de discussion sur les difficultés qui surgiront avant qu'une déclaration de guerre soit possible.

Ce traité a été fait par leur propre gouvernement et ratifié par leur sénat et il est en force depuis. Puis on a toujours eu soin d'éviter le conflit.

Dans le traité anglo-japonais il existe une clause par laquelle l'Angleterre se réserve le droit de n'intervenir en aucune façon dans la guerre du Japon, lorsqu'il existera entre le pays en guerre et la Grande-Bretagne un règlement d'arbitrage.

"Quoique le traité anglo-américain n'ait pas actuellement la forme d'un règlement d'arbitrage, il en a l'esprit et les effets, ce qui vaut la même chose."

Lord Grey ne voit aucun profit pour l'Angleterre de faire la guerre aux Etats-Unis. "Les relations cordiales sont préférables pour le progrès du monde. D'ailleurs, il existe un traité et il sera observé.

Pas de ministres directeurs de compagnies

Ottawa, 26. — Le député de Brome, M. McMaster, proposera un bill refusant aux ministres de la Couronne, présents et futurs, de siéger, sous peine de perdre leur siège au Sénat ou à la Chambre des Communes, comme directeurs de compagnies, à moins que ces dernières ne s'occupent exclusivement de charité, philantropie, d'éducation ou de religion.

Un combat en Irlande

Macroom, 25. — Cinquante membres de la police auxiliaire qui passaient en automobiles, sont tombés dans une embuscade, entre Macroom et Ballibourney. Les assaillants, qui sont au nombre de 300, ont ouvert le feu à l'abri des rocs du long de la route, ont tué un policier et en ont blessé six.

La bataille a duré deux heures et les militaires ont dû alors se replier en laissant les agresseurs maîtres de leur position. Des renforts sont plus tard arrivés des baraquements avoisinants et l'assaut a recommencé, les aéroplanes prenant part à l'action. Pendant la première bataille, le major qui commandait les forces de Couronne a été tué et sept de ses soldats ont reçu des blessures. Les pertes des embusqués ne sont pas connues.

Les forces de la Couronne n'ont pu apporter certains de leurs blessé en se retirant.

12 maréchaux de France

Paris, 25. — M. Raiberti, député des Alpes-Maritimes et ancien ministre de la guerre, a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi modifiant la loi de 1948 et permettant d'augmenter en temps de paix le nombre des maréchaux de France de six à douze.

M. Barthou, ministre de la guerre, refuse de répondre avant le retour de M. Briand, à l'interpellation de M. Ambroise Rendu, député de la Haute-Garonne, relative à "l'injustice commise par le gouvernement" en n'ayant pas nommé maréchal le général de Castelnau la semaine dernière.

M. Barthou a déclaré qu'il n'ignorait pas qu'un projet de loi serait présenté à la Chambre, demandant d'élever à douze le nombre des maréchaux. Il a ajouté que le "gouvernement ne ferait pas d'opposition à l'adoption de cette loi qui serait certainement votée". "Le gouvernement, dit-il, sera alors en situation de récompenser tous les chefs militaires qui ont servi et sauvé le pays."

Formation Française

(Suite de la page 1)

là une tendance de l'esprit humain, mais il y excelle plus que les autres, il pousse parfois ce goût jusqu'à la manie.

C'est là, si je ne me trompe, ce qui distingue le clair génie français: capacité d'analyse, de classification, de synthèse. Avec pareille inclination, tout devient sujet d'étude et d'observation. Les esprits rompus à cette gymnastique éprouvent un véritable besoin de voir clair et de se rendre compte, une irrésistible passion pour les constructions logiques. En jurisprudence, en stratégie, dans les arts ou la littérature, ils veulent que tout s'enchaîne et soit ordonné. Ils projettent impitoyablement de la lumière partout où ils pénètrent, dans la philosophie allemande comme dans l'hypercritique, le darwinisme ou le pragmatisme américain. Ils mettent ainsi à nu la fragilité de bien des structures qui paraissaient d'abord imposantes, ils montrent la solidité de bien des monuments qui avaient l'air de rien. Un Jésuite anglais, qui a publié des ouvrages philosophiques favorablement connus, l'avouait un jour finement: "La philosophie de Spencer n'est plus dangereuse, disait-il, maintenant que les Français nous l'ont fait comprendre".

Voilà l'esprit français, fait de lumière et de logique, ennemi du demi-jour et de l'à-peu-près. C'est ce que nous devons cultiver si nous prétendons rester, par l'esprit, de pure race française. L'entreprise est considérable. Dans notre milieu, à cause de notre isolement et des influences qui nous entourent, il est plus difficile qu'en France de former des esprits français. Si nous voulons y réussir, il faut donc y travailler avec plus d'acharnement encore que les Français eux-mêmes, avec toute notre intelligence et toute notre ténacité. Déjà, malheureusement, on remarque que notre peuple devient empirique, qu'il est moins curieux que les Français de remonter de l'effet à la cause. Comme les Américains, il prend l'habitude de tâtonner au lieu de se guider d'après des principes. Nos artistes ont plus de talent que de technique, nos ouvriers ont plus de tour de main que de science du métier. Il nous arrive même de hausser les épaules en voyant les Français si théoriciens, ne procédant qu'au millimètre et tenant compte des impondérables. C'est là ne nous y trompons pas, une grave déviation dans notre tempérament. Ce manque de curiosité intellectuelle, cette inconstance dans la recherche scientifique, cette paresse d'esprit que nous déplorons si souvent entre nous, sont l'indice que nous subissons une transformation cérébrale qui n'est pas un progrès. Il faut donc, si nous ne voulons pas déchoir, nous attacher à développer les aptitudes d'intelligence que nous avons reçues de nos ancêtres.

Le moyen de cultiver les qualités traditionnelles du génie d'un peuple, c'est de favoriser l'enseignement traditionnel qui a façonné ce peuple. Si les Français sont arrivés à la facilité de synthèse et d'analyse qui les caractérise, c'est que, de génération en génération, ils ont formé leur jeunesse étudiante à faire des analyses et des synthèses. Analyses grammaticales, analyses logiques, analyses littéraires; synthèses historiques, synthèses de règles, synthèses de lois; questionnaires et coups d'oeil d'ensemble, tableaux synoptiques et résumés, toute la pédagogie dénotent cette préoccupation. C'est là ce qui constitue la trame de l'enseignement dans les écoles françaises. C'est donc là-dessus qu'il faut insister si nous voulons garder la même tournure intellectuelle. Enlever du temps à l'anlyse pour le consacrer à l'étude des faits, ne pas exiger les résumés ou les reconstitutions, c'est s'écarter de la tradition française pour suivre une voie étrangère, c'est former autre chose que des esprits français. Le travail plus facile qu'on substitue à l'effort salutaire n'assouplit pas autant l'intelligence et diminue fatalement sa vigueur.

Ne nous illusionnons pas avec la théorie du travail facile et des méthodes expéditives. Il n'y a pas d'éducation facile. Les inventions américaines n'ont pas à l'école le succès qu'elles peuvent avoir à l'usine. On ne moule pas des intelligences comme on fabrique des chaussures ou des ressorts de montre. Il n'y a qu'un bon moyen de se former: l'effort pénible et fécond qui développe nos pouvoirs d'observer et de réfléchir. C'est là la partie essentielle de l'éducation, c'en est aussi la partie la plus désagréable, pour le maître comme pour l'élève. Tous les instituteurs ont pu remarquer combien l'étude des faits et des mots intéresse les élèves plus que l'analyse logique. Rien n'est plus fructueux, mais aussi rien n'est plus ennuyeux pour les élèves, que l'analyse littéraire bien faite. Des professeurs désespèrent même parfois de surmonter le dégoût de leurs disciples et renoncent à provoquer de leur part un effort si utile.

Autre difficulté. Dans le but de faciliter le travail de l'analyse, certains auteurs tendent à le dénaturer. L'invasion des méthodes allemandes dans l'enseignement français a chargé nos formes d'analyses d'un luxe d'étiquettes très savantes et très embarrassantes pour des enfants. Si l'on s'attache aux procédés suggérés par certaines grammaires ultra-modernes, l'analyse devient une nomenclature plutôt qu'une décomposition, un travail de mémoire autant qu'un exercice de jugement. Quand on interroge les enfants qui se présentent au collège pour suivre le cours classique, on est parfois dérouté par les réponses qu'ils donnent et il faut avoir *leur* grammaire en mains pour comprendre ce qu'ils veulent dire. C'est aux professeurs de distinguer l'essentiel du secondaire dans ces classifications. Attachons-nous au principal, glissons sur le reste. Dans une proposition, quelle est la fonction des mots, et dans une phrase quelles sont les propositions en leur rôle, voilà ce qu'un enfant doit s'habituer à démêler. De même, dans l'analyse littéraire, quelques questions très simples suffisent à faire travailler les élèves avec fruit: tel morceau vous plaît-il? pourquoi? Faites un bon résumé de ce discours et dites-moi ce que vous en pensez. — Les élèves paresseux pourront escamoter une partie de ce travail et se contenter de barbouiller quelques pages d'inepties; il ne faut pas s'en préoccuper outre mesure. On ne peut pas indéfiniment sacrifier aux médiocrités les élèves intelligents qui veulent réussir.

C'est ce travail de patience et d'application qui forme peu à peu l'esprit critique et scientifique. Il fait inconsciemment prendre les plus précieuses habitudes de travail. Le jeune homme intelligent qui se sera imposé pendant des années ce travail de pénétration et de discernement ne sera pas exposé plus tard à se reposer dans des situations fausses ou à se contenter du clair-obscur. Dans les affaires comme dans les diverses branches du savoir, il aimera les données simples, la marche logique, les exposés limpides. Encore une fois, si les Français ont aujourd'hui l'universelle renommée d'avoir l'esprit lucide, c'est qu'ils se forment depuis des siècles par l'analyse et la synthèse, par la recherche de l'expression juste et du mot pittoresque. Nous n'arriverons pas au même but en suivant d'autres chemins.

Adélard DUGRE, S.J.
— L'*Action Française*.

LA LANGUE DIPLOMATIQUE

Il y a eu au dernier congrès de la *Société des Nations*, à Genève, des délégués d'une quarantaine de pays. Presque tous parlaient bien le français, à part MM. Rowell, Foster et quelques autres représentants, qui sont aussi restés à peu près dans l'obscurité. Un journaliste norvégien, Toraly Oeksnevad, de Christiania, écrit dans une revue de son pays, *Journalisten* (citée par le *New-York Post*, 18 février) que "les orateurs ont surtout parlé en français; et lorsque la question du désarmement s'est posée, tous n'ont parlé que cette seule langue, et sans interprète. Fisher a parlé en français et Cecil lui a répondu en français. De tous les délégués norvégiens, Nansen a été le seul à ne pas parler en français". L'exemple des Anglais Fisher et Cecil parlant exclusivement français pendant un pareil débat démontre jusqu'à quel point, dans le monde diplomatique, comme parmi les gens cultivés, on dit que le français est, au fond, la langue la plus claire, la plus intelligible et la plus précise de toutes. Dans un tout récent article à l'*Action française*, le R. P. Adélard Dugré, S.J., cite ces paroles d'un Jésuite anglais versé dans les études philosophiques, qui disait à propos des théories spécieuses de Spenser: "La philosophie de Spencer n'est plus dangereuse, maintenant que les Français nous l'ont fait comprendre". La clarté du français s'impose aux esprits un tant soit peu déliés. C'est un point à faire remarquer à ceux des nôtres qui sont trop portés vers l'enseignement prématuré de l'anglais à l'école primaire.

G.P.

Un ange réparateur

Dans un catéchisme fait sur le deuxième commandement de Dieu une fillette de treize ans dont le père avait constamment des paroles de blasphème à la bouche, avait bien retenu l'exhortation du prêtre;

"Mes enfants, leur dit-il, lorsque vous ne pouvez empêcher les injures et les blasphèmes que vous entendez proférer contre Dieu et son saint nom, il faut les *réparer* par des actes d'amour, et dire tout bas: Mon Dieu... *moi... je vous aime et je vous bénis de tout mon coeur!*"

Le père s'apercevant un jour que sa fille *murmurait tout bas* les paroles, tandis qu'il se laissait aller à sa funeste habitude de jurer, voulut absolument savoir ce qu'elle disait.

L'enfant, pressée, lui avoua naïvement qu'elle demandait pardon pour lui au bon Dieu, en protestant de son amour, et lui répéta sa petite formule.

Au lieu de se fâcher, le père demeura pensif.

Le lendemain: "Sais-tu, dit-il à l'enfant, que j'ai beaucoup pensé à toi au cours de la journée, en entendant à l'atelier mes camarades de travail dire les gros mots le long du jour! Tu aurais eu de quoi répéter souvent: *Mon Dieu, je vous aime! Pardon pour ceux qui ne vous aiment pas!* Eh bien! j'ai fait comme toi..."

Et, depuis lors cet homme a perdu l'habitude de blasphémer.

DES COIFFURES

Il n'est pas de question plus importante dans la toilette d'une mondaine que l'agencement artistique de ses cheveux.

Quel est actuellement le style en vogue? Mystère... et désolation... Aucune directive n'impose actuellement son despotisme. Une foule de modèles, aucune homogénéité.

Mais ne croyez pas une faiblesse l'imagination de la part des déesses. La raison de cette diversité? C'est tout simplement que les femmes ont décidé de changer de coiffure chaque jour, chaque heure même, en adaptant leur présentation capillaire au style de la toilette.

Une charmante Parisienne paraît ainsi coiffée un jour à la "Belle-Poule", le lendemain à la Titus et tel autre soir à "l'Enfant".

Voici la coiffure à la princesse de Clèves avec des nattes disposées suivant un art ingénieux et subtil: voici le style 1890, aux cheveux énergiquement tirés en arrière comme décida Mlle Spinelli; voici quelque rappel des anglaises 1830, les boucles glissant le long des tempes.

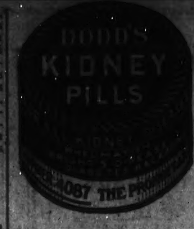
Les nattes semblent trouver un regain d'actualité. Quelques élégantes vont même jusqu'à lancer les nattes de couleurs différentes.

Faut-il puiser quelques renseignements utiles à Londres? La même indécesion règne, et l'on peut apercevoir, voisinant dans les loges contiguëes des théâtres en vogue, quelque belle pairesse, les cheveux ondulés et dressés sur la tête, quelque lady au fin profil, les mèches tirées sur le front et cachant les oreilles, tandis que plus loin un écrivain célèbre montre sa fidélité à la tradition nationale anglaise en arborant la coiffure "en nid d'oiseau"... Indécision, éclectisme...

La seule chose qui soit sûre à l'heure actuelle, c'est le succès des brunes et la disparition des blondes. Plus de teintures oxygénées, de henné ou de blond Titien. Tout est à "la femme fatale".

Caniches de boudoirs

C'est blond, c'est rose, c'est vermeil, doux, fragile, charmant. C'est duveté! C'est fluet. C'est joli, tendre, potelé. Ca marche. Ca se dandine. Ca joue avec sa canne. C'est élégant, ganté, pommadé, luisant. Ca parade. Ca se repose. Ca rumine. Ca papillonne, ça s'abêtit, ça dort, ça boit, ça mange. C'est falot, pâlot. Ca a le verbe haut. Cela ricane. C'est insolent. C'est veule. C'est rachitique, goutteux, rhumatisant. Ca se drogue, c'est frileux. C'est épuisé. Ca crachise. Ca tousse.



PROPAGANDE

Liste de tracts, brochures et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, St Boniface:

BIBLIOTHEQUE DE L'"ACTION FRANCAISE"

"Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .20
1917 .... $ .15
1918 .... $ .15
1919 .... $ .20
1920 .... $ .20
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
"La Veillée des Berceaux": E. Montpetit .... $ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles .... $ .10
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier .... $ .10
"La Culture française": Henri d'Arles .... $ .10
"Refrains de Chez Nous" .... $ .10
"La langue gardienne de la foi": Henri Bourassa .... $ .25
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault $ .25
"Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
"Au service de la Tradition française": E. Montpetit $1.00
"Lendemain de conquête": Abbé Lionel Groulx .... $ .90
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire .... $ .25
"L'Exploit de Dollard": Abbé Faillon .... $ .10

DE "L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", DE QUEBEC

"L'Eglise Catholique au Canada" $ .10
"L'Ecueil Démocratique": Mgr Pâquet .... $ .10
"Manuel des francs-catholiques": L. Hacault .... $ .10
"Deux Grèves de l'Internationale" $ .05

DU SECRETARIAT DE L'A.C.J.C.

"Notre Jeunesse": Guy Vanier .. $ .10
"Le Syndicalisme Catholique en Hollande": P.-J. Serrarens .... $ .10
"L'Encyclique "Rerum Novarum" sur les conditions ouvrières ... $ .15

DE LA SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

"Contes Historiques": 3me série $ .15
"Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 .... $ .90
"Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire .... $ .15
"Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx .... $ .10

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin .... $ .05
"Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé .. $ .05
"La Reconstruction Sociale" .... $ .05
"Nos légitimes aspirations" .... $ .05
"Des justes limites à l'action de l'Etat": Cardinal O'Connell ... $ .05

DE "L'OEUVRE DES TRACTS", DE MONTREAL

"L'Instruction Obligatoire" ..... $ .05
"L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet .... $ .05
"Le premier patron du Canada": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. .... $ .05
"Les Retraites fermées au Canada": R. P. Archambault, S.J. .. $ .05
"Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan .... $ .05
"L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. $ .05
"Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. .... $ .05
"Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux $ .05
Pierre Homier .... $ .25
"Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. ...... $ .05
"Les Familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. .. $ .05
"Le Cinéma corrupteur": Euclide Lefebvre .... $ .05
"La première Semaine Sociale au Canada": R. P. Archamaulbt, S.J. .... $ .05
"Sainte Jeanne-d'Arc": R. P. A. Chossegros, S.J. .... $ .05
"Appel aux ouvriers": Un ouvrier, G. Hogue .... $ .05
"Notre-Dame de Liesse": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
"Les conditions religieuses de la société canadienne-française": S. E. le Cardinal Bégin ...... $ .05
"Sainte Marguerite-Marie": Une religieuse .... $ .05
"La Y.M.C.A.": R. P. E. Lecompte, S.J. .... $ .05

DIVERS

"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe... $ .50
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa .. $ .10
"La mission Jellicoe": Henri Bourassa .... $ .10
"La langue française au Canada":
"Le 10me anniversaire du Devoir" $ .35
"Le 10e anniversaire du "Devoir" $ .35
"La langue française au Canada":
"La langue française au Canada": J.-P. Tardivel .... $ .10
"Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage .... $ .25
"Le bon français en affaires": Abbé Etienne Blanchard, P.S.S. .. $ .30
"2,000 mots bilingues par l'image": Abbé Blanchard, P.S.S. .. $ .30
"Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
"Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau... $ .05
"Le Capital et de Travail": Noël Bernier .... $ .10
"L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. $ .10
"Le Petit Monde": Louis Dupire $ .50
"Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. .... $ .75
"Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. .... $ .25
"Sainte Jeanne d'Arc" .... $ .05
"L'Instruction obligatoire": R. P. Hermas Lalande, S.J. .... $ .40
"L'intervention américaine": Henri Bourassa .... $ .25
"La conscription": H. Bourassa .. $ .10
"La mission Jellicoe": H. Bourassa .... $ .10
"La prochaine guerre impériale": H. Bourassa .... $ .15
"Lettres de NN. SS. Béliveau et Latulippe sur le "Devoir" .... $ .10
"Le "Devoir", journal catholique": Abbé P. Perrier .... $ .10
"Le "Devoir", son action intellectuelle": A. Perrault .... $ .10
"Le "Devoir", ses promesses d'avenir": H. Bourassa .... $ .15

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

"The Clash": William Henry Moore $1.75
"Bridging the Chasm": Percival Morley $1.35
"Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Dichard .... $ .05
"The Canadian Miracle" .... $ .05
"The Sheet Anchor" .... $ .05
"Ireland's Case": Seumas MacManus $1.00

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis plus haut, mais strictement payable d'avance. Les chèques devront être faits au pair à Saint-Boniface, Manitoba. Adressez vos commandes au

COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.,
39, Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Manitoba.

UNE REGION IDEALE POUR LES AUTOMOBILISTES





Superbes pièces capturées dans l'île Vancouver.

La promenade "Malahat".

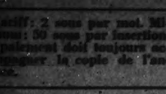
Un lac dans l'intérieur de l'île.

Pour l'automobiliste enthousiaste, dont l'unique passion est de brûler les distances, confortablement assis au volant de sa machine, le Paradis devrait être un pays sillonné d'excellentes routes traversant de magnifiques et pittoresques paysages et où le climat permettrait de rouler continuellement, du commencement à la fin de l'année. La région qui se rapproche le plus de cette conception particulière du "lieu de délices", dans la partie que nous occupons sur ce continent, est bien l'Ile de Vancouver, où en dépit de la haute latitude, le courant chaud du Kouro-Sivo maintient toute l'année durant, une température moyenne de 45 degrés Farenheit; de telle sorte que, quand nous nous débattons sous quatre pieds de neige dans l'est du Canada, le gazon des parcs de Victoria verdit sous l'action bienfaisante du soleil du Pacifique et les roses s'épanouissent en plein air dans les parterres, entre la Noël et le Jour de l'An.

Pour ce qui est des routes, l'île en possède de superbes qui rayonnent le Victoria et suivent le bord de la mer ou s'engagent dans l'intérieur, à travers des régions d'une incomparable beauté, procurant ainsi aux disciples du volant, l'avantage de faires de délicieuses excursions. Le Grand Boulevard, qui fait l'orgueil de l'Ile de Vancouver, est une excellente route de 170 milles de long, dont le parcours s'étend entre Victoria et Campbell Falls, le long du golfe de Georgie. Cette artère relie à la capitale toute une série de jolies villégiatures parmi lesquelles Cameron Lake, Shawinigan Lake, Great Central Lake et Cowichan Lake tiennent la première place, autant pour leur beauté pittoresque que pour la fécondité de leurs eaux poissonneuses. La section sud de cette route, qui porte le nom de "Promenade Malahat", est reconnue comme possédant une surface parfaite pour l'auto.

Victoria, la capitale de la Colombie-Anglaise, est naturellement le point de ralliement pour les touristes dans l'Ile de Vancouver. C'est une ville résidentielle, que l'on compte parmi les plus jolies de la côte du Pacifique; elle est fameuse pour ses jardins et ses fleurs, de même que pour le goût et l'harmonie de ses constructions. Quoique presqu'entièrement entourée d'eau, Victoria, à cause de son égale température, n'est pas exposée aux brouillards qui enveloppent souvent les autres points de la côte. C'est à cause de ce fait que le gouvernement fédéral y a établi un poste important pour les observations météorologiques.

PETITES ANNONCES



Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

JEUNE HOMME— 18 à 22 ans. De bonne famille et demeurant chez ses parents, à Winnipeg ou à St-Boniface, comme jeune commis, dans un bureau de finance. Application par lettre, mentionnant références, etc., à La Liberté, Casier 3121, Winnipeg.

ON DEMANDE une sténographe bilingue. S'adresser à Casier 2834.

CHOCOLATS, franc de port, $1.00 la lb. Lot de 5 lbs, 90c. Commandez nos chocolats frais, faits à la main, pour vos réunions, concerts, thé, etc. The Britannia Confectionery Co., 337 ave Portage, Winnipeg.

SAINT NORBERT—A vendre ou à louer—La magnifique ferme de Victor Champagne, décédé. 315 acres dont 200 prêts à ensemencer au printemps. A toujours eu la meilleure récolte des alentours. Située sur la rivière LaSalle, lots 64, 65, 66 ouest. Site pittoresque. Bonne maison, bonne cave, une petite maison pour domestique, grand bâtiment à deux étages dont un en ciment formant caveau à légumes, écurie, étable, tandis que le haut est une bonne grange à foin et fourrage. Aussi plusieurs bâtisses de toute catégorie. Le roulant complet: chevaux, engin Case usagé d'un an et en bon état, toutes sortes de machineries. Belle terre à bois, etc. Pour toutes informations, s'adresser à Raphaël Champagne, administrateur, Saint-Norbert, Manitoba.

A VENDRE une terre de 240 acres à 1 mille au sud de la station de Carey. 3 élévateurs, magasin, cour à bois, etc. 160 acres prêts à être ensemencés. Une partie a été semée une fois et l'autre est du cassé. Ecurie pour 8 chevaux, un puits et un logis d'été. $46.00 l'acre. Une partie comptant. Balance facile. Aussi 1500 minots d'avoine de semence, récoltée sur du cassé et garantie nette: 75 sous le minot. Charles Dansereault, St-Pierre, Man.

ON DEMANDE pour le district de Ste-Marthe une institutrice ayant un brevet de 2e ou 3e classe et pouvant enseigner les deux langues. Devra commencer le 15 mars. Dire salaire désiré par mois. Alfred Boyer, secrétaire-trésorier, district scolaire de Ste-Marthe, Sask.

A VENDRE—Installation complète pour fabrique à fromage, bouilloire, bassins à lait, machine à éprouver le lait, presse à fromage, balance, etc. etc. Le tout en très bonne condition. S'adresser à E. J. H. Arpin, Lorette, Manitoba.

A VENDRE au village de Ste-Amélie, Man. une maison de pension. 5 chambres à coucher, table de billard, bureau de poste, écurie, glacière, sur lot d'un demi-acre. Conditions: $1,000 comptant. Pour balance, versements faciles. S'adresser à Ed. Lamoureux, Ste-Amélie, Man.

ON DEMANDE un jeune homme de 17 à 20 ans pour service au magasin. Devra être bilingue et bien recommandé. Bonne chance d'avancement. S'adresser à Winnipeg Church Goods, 228 Hargrave, Winnipeg.

A VENDRE OU A LOUER—Une ferme de 640 acres en Saskatchewan. Bonne maison. Etable pour 30 bêtes à cornes. Bonne eau. 130 acres en labour d'été. 200 prêts pour labour du printemps. Un demi-mille du village, église catholique, couvent et école publique. S'adresser à Rimmer, Casier 182, Arcola, Sask.

LA BROQUERIE, près station, 160 acres de bonne terre, toute clôturée, foin en abondance, très bonne bâtisses; bonne eau, puits artésien $5000, $1000 comptant. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES FERMES à vendre dans les paroisses françaises du Manitoba et Saskatchewan; 160 acres et plus. Avec ou sans équipement. Prix et termes raisonnables. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

ST LAURENT—Près école, 440 acres presque tout enclos; bonnes bâtisses neuves, bonne eau et foin en abondance. $5300, $1200 comptant.

LA BROQUERIE—Près station: 160 acres de bonne terre, clôturée; 50 acres en culture; très bonnes bâtisses. Une véritable occasion à $4800 $1000, comptant.

REDVERS, Man. 320 acres tout en culture; 160 acres prêts à la semence bonnes bâtisses; stock et roulant compris au prix de $45 l'acre. $3500 comptant. Balance facile.

CAREY et Otterburne—Section complète et en culture, 575 acres prêts à la semence. Très bonnes bâtisses. Propriétaire doit abandonner pour cause de santé et vendra avec ou sans roulant à prix et termes raisonnables.

ENFIN

Une lampe électrique solide

Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de remplacer plusieurs lampes de suite au même endroit?

Il y a plusieurs causes

Emploi de lampes bon marché mais de qualité inférieure.

Chocs violents que les lampes ont eu à subir.

Changements brusques dans le voltage.

Mais il n'y a qu'un seul remède
C'est d'acheter la lampe "Laco"

FONTAINE & BOULANGER

sont heureux d'informer leur clientèle qu'ils viennent de recevoir livraison d'une importante quantité de lampes Laco. La renommée de ces lampes n'est plus à faire. Ce sont, de loin, les meilleures que l'on puisse trouver sur le marché. N'attendez pas un instant car la production ne peut suffire à la demande. Faites votre provision dès maintenant.

15-25 40-50 Watts	$ .50
60 Watts	$ .55
100 Watts "Nitro"	$1.35

82, Ave. Provencher Téléphone: N 1425
On porte à domicile

DUFRESNE—Près Ste-Anne. 220 acres terre neuve avec bâtisses neuves sur grand chemin. $55 l'acre.

LAUDER et Grand-Clairière — 640 acres, 350 en culture; bonne bâtisses $12,500. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

MAISONS à vendre à St-Boniface: 6 chambres complètement modernes; chauffage eau chaude ou air chaud $4000 termes à discuter. Maison presque moderne pour seulement $2200. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

LOTS à bâtir—En arrière du collège, rues Ritchot, Langevin, terrain très haut, 50x127. Seulement $600. Rues Eugénie, Horace, 25x110: $250. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BOUTIQUES de forge, restaurants et magasins de campagne, dans villages canadiens-français. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

SI vous désirez acheter ou vendre fermes ou propriétés de ville, adressez-vous à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

AVOINE de semences de 1re qualité exempte de folle avoine, "Variete industrielle". S'adresser aux RR PP Trappistes.

A VENDRE—Un Etalon belge de cinq ans enrégistré. Couleur blond foncé, garanti fin sous tous rapports. S'adresser aux RR. PP. Trappistes, St-Norbert, Man.

A VENDRE—Etalon taureau Steil élevé par le Collège d'Agriculture, 3 ans, garanti bon reproducteur. S'adresser aux RR. PP. Trappistes, St-Norbert.

GRATIS—Un beau cadeau DE PAQUES et SOUVENIR: Un CHAPELET, imitation de cristal de couleurs variées —reçu de France. Garanti pour cinq ans. Nous n'en avons qu'un nombre limité. Envoyez votre commande maintenant, soit seulement $1.00, avec cette annonce pour en couvrir les frais et également ceux de la poste, de l'empaquetage, etc. Vous le recevrez immédiatement. Verdun Novelty Company, Boite postale 5, Verdun, Qué.

Maison à vendre—Avenue Winnipeg. Huit appartements. Moderne. Bonnes conditions $1800. Termes faciles. J.-A. Hébert & Cie, 516 Edifice Avenue.

On demande des maisons à loeur près de l'église du Sacré-Coeur. J.-A. Hébert & Cie, 265 Avenue du Portage.

UNION CANADIENNE

Les Juvéniles viennent enfin de mordre la poussière pour la première fois, la semaine dernière, quand ils se sont mesurés avec les Kildonans. Ces derniers avaient un beau jeu d'ensemble, ce qui leur a permis d'enregistrer cinq points contre nos quatre points, résultat d'un jeu tout à fait individuel chez les nôtres. Puisse la leçon profiter, car nos Juvéniles devront jouer une partie solide pour battre les Canoe Club, champions de la division B. Nul doute qu'ils sont capables de les battre, mais pour cela il n'y a qu'une chose à se mettre en tête: le jeu d'ensemble. Ils devront également garder leur position, surtout quand ils font une descente sur le camp ennemi, car s'il est une chose importante dans le hockey, c'est d'avoir un homme prêt à prendre la rondelle aussitôt qu'elle a été lancée sur le gardien de but pour la tirer de nouveau; c'est là éminemment l'ouvrage du centre, mais quand il n'est pas en place, l'aile doit le remplacer.

Mais nos joueurs se promettent de pratiquer ferme pour leur prochaine partie décisive, dont la date n'est pas encore fixée. Soyez sûrs que vous verrez une partie très intéressante sous peu.

* * *

Enfin, c'est définitif! Grande partie pour la coupe Cyr, mardi, le 8 mars, à l'Auditorium. Les billets sont déjà en vente à cinquante sous, et vous pouvez vous les procurer à l'Union Canadienne ou à la maison Vanpoule. C'est là le plus grand événement sportif de la saison pour Saint-Boniface, et nous comptons sur une très grosse foule pour nous encourager. Le Collège aura environ 200 supporteurs à cette occasion, et de la manière que nos billets s'envolent nous ne serons certes pas en arrière.

Notre équipe est en condition et pratique avec ardeur pour le grand soir, et vous pouvez être assurés de voir une partie mouvementée le 8 mars prochain. Les deux camps sont certains de la victoire, mais comme un seul des deux gagnera, l'avenir réserve des surprises. Tous nos membres se feront un devoir de venir voir notre équipe en action ce soir-là pour leur donner leur appui moral et leur assurer la victoire.

* * *

CANIGRAMMES

Quand on téléphone à sept personnes différentes pour s'organiser, on mérite bien de réussir.

* * *

Gabriel n'a qu'une seule question à la bouche: "A quand la coupe Cyr, Bert?"

* * *

Mon cher Jean-Jos., tu as bien mauvaise opinion de Ti-Gus. C'est dangereux d'interpréter les Canigrammes, c'est de l'apocalypse aux non-initiés.

* * *

C'est pas elle! C'est pas elle! Vraiment? Alors ça devrait être l'autre.

* * *

Les noms de baptême, c'est très embêtant, nous dit Ti-Pit. C'est très "surprenant" ce que ça peut faire.

* * *

Nos Collégiens s'occoutument peu à peu à la défaite. Espérons qu'ils en prendront l'habitude.

* * *

Et *Canis* vit encore! Pour combien de temps encore? Ca, c'est très incertain. Jean-Charles ne veut pas l'assurer, car il prétend que le risque est trop grand. Priez pour lui, chers frères!

CANIS.

* * *

"LE VOYAGEUR"

Dimanche, le 27 courant, a eu lieu la deuxième épreuve de la course en raquettes: coupe J.-A. Senécal pour seniors et coupe J.-B. Leclerc pour juniors. Le parcours était de 5 milles.

Voici les noms des gagnants de la deuxième épreuve:

Séniors: 1. Jean Lévêque, 40 min. 40 sec.; 2. Rosario Marion, 53 min. 15 sec.; 3. Honoré Croteau, 60 min. 58 sec.

Juniors: 1. Joseph Bouchard, 43 min. 20 sec.; 2. Hector Lévêque, 51 min. 15 sec.; 3. Archie Taylor, 59 min. 41 sec. Joseph Bouchard est le gagnant de la coupe J.-B. Leclerc.

Que nos amis n'oublient pas les courses de vitesse sur le terrain du Collège. Ces courses auront lieu dimanche le 6 mars, à 2 h. 30 p.m. Un des événements de la journée sera une course pour dames.

Forestiers Catholiques

Jeudi dernier, dans la salle des Forestiers Catholiques, avait lieu la 2me partie de la 3me série de cartes. Bien qu'il y eut plusieurs concerts, etc., ailleurs, ce soir-là, l'assistance aux Forestiers était des plus nombreuses (32 tables).

Du côté des dames, Mme Albert Turgeon fut la gagnante du prix de cartes, avec 18 parties sur 24, et du côté des messieurs, M. Wilfrid Levêque remporta le prix, avec 16 parties sur 24. Le prix de la râfle fut gagné par M. A. Normandeau.

Mlle Edna Rheault est en tête de la troisième série, avec un record de 32 parties sur 48, et MM. Z. Berriault et A. Dufort sont en tête du côté des hommes, avec un record de 30 parties sur 48, chacun.

Le 7me partie de la série du dimanche avait lieu dimanche dernier. Pour les six premières partie de la série du dimanche, Mme P. St-Pierre et M. Albert Turgeon étaient en tête. Les résultats de dimanche dernier ne sont pas encore connus.

Les prix de cartes pour la partie de dimanche dernier furent comme suit; Mme Ulric Phaneuf (18 parties), M. J.-A. Normandeau (16 parties). Le prix de la râfle fut remporté par M. Valmare Bourbonnière.

Jeudi prochain, 3me partie de la 3me série, et dimanche prochain, dernière partie de la série du dimanche.

Les Forestiers Catholiques sont enchantés du grand encouragement qu'ils reçoivent, et remercient de tout coeur toutes les personnes qui viennent faire une partie de cartes dans leur salle.

Voir en page 7

Nos lecteurs trouveront en page 7 l'annonce de la maison Lavoie. Elle leur offre d'excellents marchés dans le tabac ainsi que dans plusieurs autres lignes.

Remerciements

Les familles Guilbault, Béliveau et Lemieux offrent leurs remerciements bien sincères à toutes les personnes qui leur ont témoigné de si touchantes sympathies à l'occasion de la mort de M. Médard Guilbault.

Sympathie

Comme marque de sympathie pour l'épouse bien-aimée de M. R.-H. Marengo, au printemps prochain, après l'inhumation au cimetière de la Côte des Neiges, Montréal, il sera érigé sur la fosse de la défunte une magnifique croix donnée par les peintres du *Canadian National*, aux usines du Fort Rouge. Des couronnes de fleurs comme marque de sympathie on aussi été donnés par M. A.-H. Eager, M. G.-H. Hedge, M. et Mme A. McCowan, M. et Mme W. Gibben, aussi par les Révérendes Soeurs du Précieux-Sang, Saint-Boniface.